Acquired with the assistance of the

Sylvia Augusta Brown

Fund

JOHN CARTER BROWN LIBRARY

L'ÉLEVE
DE
LA NATURE.

TOME SECOND.

RPJCB

RPJCB

Julie et l'Amour m'avaient tendu ce piége

L'ELEVE
DE
LA NATURE.

Nouvelle Édition avec figures.

---

méare
De cœlo ad terram, de terrâ ad sidera mundi
LUCRÈCE, l. I.

Descendre du ciel à la terre, et de la terre remonter jusqu'au séjour brillant des astres.

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez J. G. MÉRIGOT jeune, Libraire, quai des Augustins, N°. 38.

An second de la République.

BIBLIOTECA

L'ÉLEVE DE LA NATURE.

Je raisonne sur la nature et les effets du feu.

LORSQUE mon admiration fut un peu rallentie, et la douleur de ma brûlure un peu appaisée, le désir, et je pense, le besoin de raisonner vint reprendre dans mon ame la place qu'ils y avaient occupée.

Qu'est-ce que ce feu? d'où vient-il?

pourquoi consume-t-il les corps sur lesquels il s'attache ? Un philosophe aurait été embarrassé à résoudre ces questions. Moi je ne le fus pas. J'aurais pu m'en faire encore une autre qu'un philosophe croit être de son domaine. Comment le feu agit-il sur les corps ? Mais tous ces *comment*-la m'ont toujours paru inexplicables et inutiles : je ne les ai pas cherchés... Qu'est-ce que le feu ? C'est un être quelconque, fort vorace, qui consume d'autres êtres, et se nourrit de leur destruction et meurt lui-même en les détruisant. D'où vient-il ? oh pour cela rien n'est si simple. Il vient du soleil, et ne peut venir d'ailleurs. Le soleil qui passe tous les jours dans mon île, et qui ne passe la moitié de chaque nuit dans cette mer, et l'autre moitié dans celle ci, que pour recommencer sa course au-dessus de mon île ; le soleil qui en un mot n'existe que pour mon île, met de son feu dans ces cailloux et

dans tous les autres corps, et entretient apparemment dans le mien la chaleur qui me fait vivre.

Quoiqu'il en soit, il est dans les pierres, et il y est-à-peu près comme le fruit sur les arbres; il faut en secouer les branches pour en faire tomber le fruit, il faut heurter les pierres pour en faire sortir du feu.

Pourquoi le feu cousume-t-il les corps sur lesquels il s'attache? Parce qu'il vient du soleil, parce qu'il en est une émanation. Le soleil est un petit globe de feu très-ardent, qui nous regarde de très-loin, moi et tout ce qui m'environne et qui, par cette raison, nous échauffe sans nous brûler (1). Le feu au contraire est un soleil plus ou moins grand, selon qu'il est plus ou moins nourri, lequel

(1) De quoi s'entretient le feu du soleil? Je n'en savais rien pour lors, et je n'en sais pas plus aujourd'hui

soleil étant en bas au lieu d'être en haut ne porte au loin ni sa lumière ni son feu, mais éclaire, échauffe vivement tout ce qui l'approche.

Sans interrompre mes savantes réflexions sur l'origine du feu, j'allais chercher du bois pour l'entretenir. Il serait à souhaiter que les profonds spéculatifs me prissent en cela pour modèle, et qu'ils se souvinssent que pour être digne de raisonner sur la végétation du blé, il faut semer et recueillir du blé; et qu'au lieu d'expliquer comment se reproduit le bois, il vaudrait bien mieux que les particuliers plantassent beaucoup d'arbres, et que les princes empêchassent, surtout par leur exemple, qu'un luxe dévastateur n'achevât de détruire l'espéce entière des arbres, comme il est géométriquement prouvé qu'elle sera anéantie dans l'Europe avant une révolution de deux siécles, si le luxe ne

s'éteint bientôt lui-même. Et n'y a-t-il pas assez long-tems qu'il fait le malheur des quarante-neufs cinquantièmes de la société qui en sont privés, sans faire à beaucoup près, le bonheur du dernier cinquantième qui croit en jouir.

Lorsque je n'eus plus rien de sublime à penser, j'observai heureusement que je n'avais pas jeté mes pierres l'une contre l'autre au bord d'un bois dont j'étais peu éloigné; car le premier feu que j'aurais allumé, serait devenu en un moment un incendie; et quel incendie! Je frémis de crainte et d'horreur quand j'y pense.... Ce bois s'étendait d'une extrêmité à l'autre de mon île; mais quelque grande que soit la perte d'une forêt pour un homme qui connaît les charmes de la solitude et de l'ombre, c'était peu qu'une telle perte comparée au malheur que j'avais à redouter. Au fond de ce bois, du côté du midi, était

cachée l'humble retraite, où plutôt le temple auguste.... Je voudrais rapporter ici le plus beau trait de mon histoire; l'ordre des événemens s'y oppose, je vais me hâter de parcourir ceux qui l'ont précédé; il en reste peu.

Je découvre une nouvelle propriété du feu.

Ce fut un jour bien délicieux pour moi que celui où j'avais trouvé, sans y penser, l'art de faire du feu; cet art dont on ne sent bien les merveilles et l'utilité, que quand on ne commence à le connaître qu'à quinze ans, et après l'avoir trouvé soi-même.

Le retour de mon chien qui m'avait quitté depuis environ une heure, me fit d'abord plaisir; je lui montrai le nouvel élément dont je jouissais, mais il avait souvent vu du feu avant qu'il fût avec

moi, cela ne le surprit pas.... Comme j'allais le caresser, j'apperçus que sa gueule était pleine de sang, (il avait mangé l'écureuil) je le repoussai avec indignation sans savoir pourquoi, mais aussi sans pouvoir vaincre la répugnance qu'il m'inspirait. Je le menai au ruisseau le plus voisin, je l'y jetai et le ramenai ensuite auprès de mon feu, que je me hâtai de charger de bois (1).

J'étais inventif, industrieux : la nature est la mère de l'industrie, le besoin en est le père (2). Outre l'expérience de la chaleur du feu, que j'avais faite

(1) Mon chien devenait *ychtyophage* et *frugivore*, c'est-à-dire, qu'il allait manger du poisson au bord de la mère et qu'il mangeait avec moi du biscuit. Je l'accoutumai bientôt à manger aussi des racines cuites.

(2) L'esclavage et la mollesse, ou l'oisiveté peuvent seuls empêcher qu'elle ne se développe, et je n'étais la victime de rien de tout cela.

de manière à ne pouvoir l'oublier, j'en fis quelques autres, dont la plus agréable, et par conséquent la plus belle, fut de l'employer à cuire des racines. Il s'en était entrelacé une dans les branches que je faisais brûler; j'en vis sortir de l'eau et des jets de fumée, je vis sa pelure se noircir et se rider, sans qu'elle s'enflammât comme les branches. Je la tirai avec un petit bâton à crochet. Je me gardai bien d'y toucher aussitôt qu'elle fut hors du feu. Tout ce qui venait de là m'était suspect; mais je raisonnais assez pour concevoir que l'effet cessant, la cause cessait aussi; et que cette racine tenue loin du feu, se refroidirait peu à peu.

J'attendis environ un quart-d'heure, et lorsque je vis qu'elle ne fumait presque plus, je la touchai doucement: il n'y restait qu'une chaleur modérée qui me faisait plaisir. Comme je l'avais reconnue être de celle que je mangeais

je la porte à ma bouche, elle était plus chaude en dedans qu'en dehors, elle me brûle le palais, je la laisse tomber, surpris, et de l'espèce de trahison qu'elle me vient de faire, et de la faculté malheureuse, pour ce moment-là, qui était donnée à mon palais, comme à ma main, d'être si sensible. Je rumine la saveur qui me restait dans la bouche; son amertume, et la cendre qui s'écrase sous mes dents, me font préférer sans comparaison les racines crues à celles qui sont cuites. Je m'apperçois que mes mains sont toutes noircies et poissées de jus, nouveau motif de préférence pour les racines crues. Cependant je fais une nouvelle réflexion, et j'observe que les racines cuites sont plus tendres. Je crois démêler sous leur saveur amère un suc délicat, que je n'ai encore trouvé nulle part; je reviens sur le jugement que j'ai porté avec trop de précipitation; je

consulte mon palais et ma langue, ils semblent délibérer, en se rapprochant, en se palpant ; leur décision est pour la racine cuite : je la ramasse, je la romps, je sens qu'elle n'est plus chaude, je la goûte une seconde fois, et je reconnais clairement qu'il n'y a que la pelure qui soit amère et cendreuse. Je l'enleve, et je trouve dans le reste de la racine un mets admirable.

Lorsque j'avais vu le feu s'allumer, je m'étais écrié, avec un transport que je n'éprouvais plus qu'à la vue des grands événemens, *Qu'on l'laisse en r'pos*. Je répétai le même cri lorsque j'eus goûté le mets dont le feu seul avait été tout l'assaisonnement. Je cours chercher des racines pour les cuire, et des branches pour entretenir le feu. Je reviens, je le trouve languissant, presqu'éteint ; je rapproche les tisons, je les rallume, et comblé de joie de voir mon domaine

augmenté d'un élément, je trépigne, je saute, je chante de tout mon cœur.

Après avoir un peu rêvé sur les moyens d'empêcher que mes racines ne brûlent, j'en trouve un fort ingénieux, c'est de les enfoncer sous la cendres. J'admire mes œuvres, je me prodigue des louanges, je commence presqu'à oublier que je dois au hasard l'invention du feu.

La nuit tombait, il y avait au moins sept ou huit heures que je me chauffais et que, pour m'amuser, je raisonnais et je cherchais du bois par intervalles. Les jours passent bien vîte dans une île déserte, quand on n'a pas l'esprit assez cultivé pour s'y ennuyer, et sur-tout quand on s'y occupe, car là comme ailleurs le travail est la seule chose qui puisse nous faire éviter l'ennui et nous rendre heureux.

Je regardais ma fumée, ma flamme, mes tisons, (on peut dire que tout cela

était à moi.) Je regardais aussi les monticules de cendres dont j'avais couvert mes racines ; j'en voyais sortir de petits volcans qui m'amusaient beaucoup ; j'apprenais les effets de l'air, mais il s'en fallait bien que j'en devinasse la cause. En regardant tout cela, je m'endormis et si profondément que je ne m'éveillai qu'au retour de l'aurore. Mon réveil fut triste ; je ne vis plus la moindre apparence de feu dans l'endroit ou j'en avais allumé un si beau avant que de m'endormir. Je fouillai dans les cendres, (on juge bien que ce fut avec un bâton ; je n'avais pas appris comme *Horace*, que les cendres sont insidieuses, (1) mais je le soupçonnais.) Je trouvai du feu... Représentez-vous un poëte, adorateur de ses productions, qui depuis une heure cherche dans son porte-

(1) *Ignes suppositos cineri doloso.*

feuille un de ses plus élégants madrigaux, et l'apperçoit à ses pieds. Ma joie fut étrange ; j'avais encore du bois que j'avais apporté le soir pour entretenir mon feu pendant la nuit : je le casse, je l'arrange, je l'allume. Jusques-là je n'avais pas eu le temps de penser à mes racines, j'y pensai alors. Je les tire de dessous la cendre, j'en enleve la peau qui obéit à mes doigts. Je les trouve plus tendres, mieux cuites et d'un goût plus fin que la veille. Voilà donc pour moi une nouvelle source de plaisirs purs....

Malheureux *Colomb !* déplorable victime de la fortune et des flots, tu fais, au péril de ta vie, une découverte de fausses richesses dont l'effet sera d'inonder la moitié de la terre du sang de ses habitans, et de faire circuler dans l'autre moitié, avec le luxe et les crimes, une peste secréte qui empoisonne les sources de la vie ; puisses-tu n'avoir

jamais vécu que dans mon île, n'avoir jamais fait d'autres découvertes que les miennes !

Je ne dirai pas avec quel soin je continuai d'entretenir mon feu, d'en ôter les cendres lorsqu'elles l'embarrassaient, de le charger avec profusion tous les soirs, pour qu'il y en eût encore à mon réveil. J'aimais les racines cuites sous la cendre, quelquefois je me régalais de poisson rôti (1). J'aimais à sentir, avant le lever et après le coucher du soleil, une chaleur semblable à la sienne, et je me chauffais avant qu'il fut levé, et après qu'il était couché (2). Le feu d'ailleurs

(1) Je dépendais pour cela de mon chien; il m'apportait quelquefois un poisson ; et comme la mort des poissons m'affectait beaucoup moins que celle des animaux terrestres, et que leur chair me semblait bonne, je caressais mon chien lorsqu'il m'en rapportait.

(2) Je remarquai, les premiers jours que plus je

me paraissait comme il l'est, un très-grand prodige. Faut-il des motifs plus puissans que ceux-là, à un homme qui n'a à faire que ce qui lui plaît, et qui n'a jamais ni vu ni pu deviner rien de frivole ?

En me rappelant ce soin que je prenais de la conservation de mon feu, comme de la mienne propre, je me rappele une idée qui m'est venue depuis que je suis rendu à la société. Un vieillard dont je parlerai bientôt, m'instruisait, me citait les traits les plus utiles et les plus curieux de l'histoire. Il me parlait un jour des prêtresses de *Vesta*. Il me disait quel était leur emploi, et que *Vesta* n'avait que des prêtresses. » Bon, m'écriai-je,

---

m'étais chauffé de près et long-tems, plus j'étais sensible au froid ; j'eus soin dans la suite d'éviter ces deux fautes. Je me chauffais peu, mais je courais beaucoup.

ne vous souvenez-vous donc pas de ce que je vous ai raconté de la manière dont j'ai vécu seul dans cette île et du feu éternel que j'y entretenais ? Oh ! oui assurément j'ai été prêtre de *Vesta* sans le savoir, et plus encore par la virginité que par le soin du feu éternel.

Je trouve à qui parler.

AUCUNE autre voix que la mienne ne m'avait encore fait entendre le peu de mots que je savais et que je répétais si souvent. Il est vrai que les cavernes de mon grand rocher les répétaient aussi ; mais cette imitation servile et brute était à ma voix ce que mon ombre était à mon corps. J'aurais voulu qu'un être animé, qu'un être libre eût pu me répondre, en supposant que le don sublime de la parole n'appartint pas exclusivement au soleil

et à moi, ce que j'étais fort porté à croire.

Je m'arrêtai un matin sous un arbre, après avoir rendu mes tendres hommages à mon père montant sur son trône; (c'est le soleil) je m'acquittais tous les jours de ce devoir qui m'était cher et sacré. Je vis assez près de moi un oiseau d'un plumage agréable, qui depuis plusieurs jours s'emblait rechercher ma société: son bec recourbé lui servait à s'accrocher aux branches, car il n'y sautait pas. J'avais déja vu quelques oiseaux de la même espece, je ne faisais qu'une médiocre attention à celui-ci; mais comme il avait l'air inquiet et qu'il s'agitait plus qu'à l'ordinaire, en faisant un murmure sourd, bien moins désagréable que les cris perçans de tous ceux que j'avais déja entendus, je m'approchai de lui, je l'écoutai; je crus entendre, *Qu'on l'laisse*. Je m'écriai avec autant de sur-

prise que de joie : *Qu'on l'laisse en r'pos.* L'oiseau finit aussi sa phrase : nous répétâmes plusieurs fois cette leçon. Je n'eus pas beaucoup de peine à deviner comment il avait pu la loger dans sa mémoire. Je sentis bien que c'était parce qu'il m'avait écouté plusieurs fois ; mais ce qui m'étonna fut qu'il eût la faculté de la prononcer.

Il n'y a que les hommes d'un mérite très-borné qui puissent être jaloux à la vue des talens d'autrui ; je ne le fus point de ceux de mon perroquet ; je l'aimai au contraire beaucoup, et j'admirai la noble fierté avec laquelle il prenait un essor qui l'élevait presque jusqu'à moi.

Cette nouvelle jouissance me donna tout d'un coup de l'humeur contre mon chien. Comment se peut-il, me disai-je, qu'un gros animal qui vit avec moi dans la plus intime amitié, n'ait jamais pu apprendre ma langue, tandis

qu'un autre animal beaucoup plus petit, l'a apprise en peu de jours et en sautant de branche en branche, sans que je me fusse presque apperçu qu'il s'attachât à me suivre.

Je me consolai néanmoins de l'ignorance de mon chien, par l'espoir qu'enfin je pourrais aussi l'instruire. Je ne doutai pas non plus que mon perroquet n'eut bientôt pour émules tous les autres perroquets, et même tous les oiseaux d'alentour, ce qui étendrait beaucoup la sphère de mes plaisirs, et me ferait beaucoup d'honneur dans l'esprit de tous les adeptes qu'il allait former : car j'avais comme vous, mon cher lecteur, et comme tous les hommes, ma petite dose de vanité.

Une partie de ce que javais prévu arriva; mon perroquet répéta si volontiers et si souvent sa leçon, que bientôt toute mon île retentir des trois mots qu'il avait

appris de moi. Je fus très-satisfait de tous mes oiseaux parlans ; je commençai à les croire d'une nature bien supérieure à celle des oiseaux qui ne savaient que chanter, et bien plus encore à celle des quadrupèdes.

D'après cette belle pensée, je me mis à faire avec mon chien une espèce de pantomine dont le souvenir m'amuse encore. Je me tournai vers l'animal indocile, je crus lui faire entendre par des gourmades et par des menaces, qu'il était un ignorant, une vraie buze. Ma colère dont il ne pouvait comprendre ni même deviner le motif, l'étonna beaucoup ; il me regarda avec de grands yeux fixes : j'interprétai favorablement pour moi leur langage ; il me parut exprimer de l'admiration, et ce n'était sans doute que de la pitié. (On s'y trompe quelquefois) Je suis bien sûr aujourdhui que le pauvre animal se disait à lui-même :

mon

mon camarade, mon ami a-t-il la fiévre au cerveau ? en me donnant un grand coup de poing dans la poitrine, et en me montrant un oiseau sur une branche ?

Ce même oiseau ne tarda pas à en instruire d'autres qui en peu de temps, portèrent mon *vaste savoir* jusqu'à l'autre extrémité de l'île, où je devais un jour en recevoir si délicieusement le prix.

Je retrouve la biche que j'avais déja vue, mais je la trouve dans un autre état.

Depuis trois ou quatre jours je restais près de mon feu, ou du moins je ne m'en éloignais ni volontiers ni pour long-temps ; mais assuré qu'il pouvait durer plus de huit heures sans que j'y touchasse, comme je l'avais éprouvé dès la première nuit, je le quittais de temps en temps une partie du

jour, et quelquefois même depuis le matin jusqu'au soir.

J'allais souvent dans un taillis (1), où je rencontrais presque toujours un cerf et une biche que je tâchai vainement de suivre ; ils m'échappaient toujours ; ils me parurent être les mêmes que j'avais déja vus. La biche était beaucoup grossie depuis quelques semaines que je l'observais. A force de la suivre, je la joins enfin dans le moment le plus heureux que je pusse trouver. Elle se couche et s'étend au pied d'un arbre ; elle brame tristement, on voit quelle souffre ; il sort avec peine de son corps, et la

(1) Mes lecteurs apprendront dans le cours de cet ouvrage le commencement de mon histoire : l'île déserte où l'on ne m'avait envoyé qu'à quinze ans, on me l'avait préparée dès ma naissance ; on l'avait parcourue avec soin, et on y avait pas trouvé d'animaux nuisibles. On avait aussi abattu la plus part des vieux arbres, et on y avait substitué de jeunes plans.

tête la première, un animal tout semblable à elle, hors qu'il est beaucoup plus petit. Je n'osais ni remuer, ni même respirer ; je répendais quelques larmes délicieuses, dont je sentais la cause sans la démêler ; mais le sentiment que j'éprouvais n'en était que plus vif et plus pur ; le raisonnement et la mémoire n'auraient pu qu'y faire diversion. Oh que les connaissances de l'esprit nuisent souvent à la félicité du cœur !

Je regardais avec un plaisir inexprimable le petit faon ; je voyais son ame naissante s'ouvrir au bonheur d'être ; il essaie tour-à-tour chacun de ses membres, et son cœur palpite de joie en en apprenant l'usage ; il étend ses muscles, et du premier mouvement se pose sur ses genoux ; il en fait un autre qui ouvre toutes les articulations de ses jambes et de ses cuisses, et le voilà sur ses pieds ; il frappe l'air d'une ruade encore

timide et mal assurée, il secoue légèrement la tête, il semble vouloir sonder le nouvel élément où il vient d'être jeté, et ravi du succès de ses tentatives, il trace un cercle en courant autour de sa mère, il la regarde, il la console des douleurs qu'il lui a coûté, il la remercie du présent inestimable qu'elle lui a fait; il vient ensuite se coucher près d'elle, il vient puiser dans ces mamelles le suc de la vie; elle incline doucement la tête vers lui, elle lui jette des regards pleins de tendresse et de complaisance; il est le fruit de ses amours, c'est une autre elle-même.

J'avais passé deux ou trois heures à regarder, à admirer le faon et la biche; deux ou trois heures sont bientôt passées quand on raisonne peu et qu'on sent vivement (1). Je fis alors quelques ré-

(1) Je pouvais ajouter, et quand on n'a rien à faire, mais il me faudrait ajouter encore, et quand

flexions sur ce que je venais de voir. Un animal en produit un autre ; peut-être y a-t-il bien long-temps que tout ce qui m'environne existe en m'attendant : si cela est, et que chaque animal fasse ainsi son semblable, mon île doit en être pleine ou dumoins elle s'en emplira tellement qu'ils n'y trouveront plus de quoi vivre, et que moi-même je serai réduit à mourir de faim, quand ils auront tout dévoré. Mais peut-être quand un animal a fait son semblable, il cesse de vivre, et se dissout comme mon écureuil, comme mes petits poissons. Cette dernière conjecture, quoiqu'elle me rassurât, me faisait peine ; l'idée de la

---

on ne sait pas même ce que c'est que faire quelque chose, car si on le sait, il faut nécessairement faire quelque chose, ou être malheureux, ne fût-ce que par la privation du plaisir d'avoir travaillé, d'avoir quelque chose, ou du moins d'avoir modifié ce qui existait déjà.

destruction est toujours affligeante (1), à moins qu'elle ne soit adoucie par l'espoir d'y survivre et même éternellement. (Car nous ne voulons point de demi-bonheur.) Or je voyais de près, je voyais fort clairement la destruction, et je n'avais d'autre preuve de mon immortalité que le désir que je sentais d'ê-

(1) Il me paraît que de tous les animaux, l'homme est le seul qui conçoive ce que c'est que la mort et la destruction et qui se les représente vivement: on peut tirer déjà une induction en faveur de l'immortalité de l'ame. Dieu serait injuste, si, en nous donnant cette funeste prévoyance, il n'avait mis dans notre cœur, pour nous consoler, l'espoir, la certitude même de l'immortalité: toutes les parties de matière organisée, qui entrent dans la composition d'un animal, se distribuent, se partagent à d'autres animaux; quand celui-là vient à se dissoudre, il vit en eux comme d'autres ont vécu en lui. Que serait-ce de l'homme qui a des désirs si vastes, qui a une si grande ame, s'il n'avait que la perspective de cette faible ressource pour se consoler d'avance du malheur de n'être plus?

tre immortelle. Il est vrai que je n'étais pas plus sûr que je dusse être, comme les animaux, la proie de la destruction; ce qui aurait dû, ce semble, me la faire regarder d'un œil plus tranquille; mais la même conscience qui me promettait l'immortalité, m'annonçait que je ne devais pas espérer, pour la partie sensible de mon être, une fin plus belle que celle des animaux.

Ces réflexions, ces raisonnemens furent suivis de beaucoup d'autres, que quelques-uns de mes lecteurs suppléeront aisément et qui ennuiraient ceux qui ne les suppléeront pas. Je me proposai d'observer si c'était après avoir donné la vie à son semblable qu'un animal mourait; pour m'en assurer, j'allai chaque jour visiter la biche, et c'était chaque jour avec la plus agréable surprise que je la voyais occupée du tendre soin d'allaiter son faon, car je n'arrivais

jamais près de sa retraite que je ne craignisse de la trouver morte. L'expérience que je réitérais tous les jours depuis assez long-temps aurait dû enfin me guérir de cette crainte, mais je commençais à raisonner trop pour ne pas abuser quelquefois de ma raison (1).

Peut-être me disais-je, cette pauvre

---

(1) Les hommes, selon leur tempérament, leur caractère, et surtout selon l'éducation qu'ils ont reçue, ou se peignent l'avenir si heureux, qu'il ne peut jamais l'être autant qu'ils s'en flattent; ou en se procurant un bonheur imaginaire; souvent fort traversé, se préparent des malheurs réels; ou ne voient dans l'avenir des malheurs, qu'ils réussissent quelquefois à détourner, mais dont la cruelle expectative est pour eux un supplice; ou enfin ne cherchent pas à lever de dessus l'avenir ce voile redoutable et sacré dont Dieu la caché. Ceux qui tiennent cette conduite sont les plus sages et les plus heureux. Ces derniers, que l'on y fasse bien attention, ce sont eux qui ont la prudence de ne vouloir pas raisonner, ou le bonheur de ne le pouvoir pas, ce sont ce qu'on appelle *les bonnes gens*.

biche ne mourra-t-elle que quand sa vie ne sera plus nécessaire à celle de son faon. Elle mourra sans doute alors, et moi qui peut-être bientôt verrai aussi sortir de mes entrailles un autre moi même : ce *moi* que je désire avec tant d'ardeur, et que j'aimerais si tendrement, peut-être commencerai-je à peine à jouir du bonheur de le voir, que je fermerai les yeux pour jamais.

Je n'étais rien moins que certain que la biche dut mourir peu après la naissance de son faon ; j'avais encore moins de preuve de ma prétendue grossesse, et une voix intérieure me disait assez distinctement que l'être semblable à moi, dont la société me paraissait si nécessaire à mon bonheur, ne devait pas sortir de moi, mais qu'il fallait que je le trouvasse tout formé, comme le cerf sa biche.

J'apprivoise la biche et son faon.
J'entends le tonnèrre.

ENNUYÉ de ces conjectures, qui ne pouvaient que me rendre malheureux d'avance, puisqu'il fallait attendre l'événement pour les voir ou se réaliser ou se détruire, j'y renonçai ; et pour me distraire par quelque chose de fort agréable, je résolus d'apprivoiser, s'il était possible, le faon, la biche, et de vivre en société avec eux (1).

(1) On n'avait pas à craindre que le cerf dans le temps du rut, me fît aucun mal, quoique ces animaux aient alors des accès de fureur. Il était seul dans mon île avec sa biche, il n'avait point de rivaux ; il vivait tranquillement avec elle ; on était sûr qu'il ne penserait jamais à m'attaquer : on l'était aussi que dans le peu d'années qu'on voulait me laisser seul ; la race du cerf se multiplierait peu et ne me serait nullement redoutable.

Mon chien n'était pas un obstacle à cette société ; il ne poursuivait ni la biche, ni le faon, ni même le cerf ; il se tenait derrière moi, quand je criais *ou*, car c'était-là mon mot de commandement, et il y était accoutumé. Quelquefois il jouait avec le faon ; d'autres fois il allait chercher le cerf et le ramenait, sans l'effaroucher, du côté où nous étions ; je n'eus pas de peine à apprivoiser le faon, il avait comme moi beaucoup de candeur, et il regnait entre nous deux ce qu'un grand homme (1), dont je lis aujourd'hui les ouvrages, appelle *la confiance des belles ames.* Vous jugez bien qu'il ne me fut pas non plus difficile d'apprivoiser ma biche ; la mère d'un animal est trop tendre pour l'abandonner, si elle n'y est forcée ; ainsi la sécurité du faon, et l'amour de

(1) J. J. ROUSSEAU.

sa mère pour lui me les assuraient tous deux. Je cueillais de l'herbe, je la leur portais, ce fut d'abord avec beaucoup de précaution, pour ne pas les faire fuir ; pendant quelques jours je n'osai porter l'herbe qu'à une certaine distance de la biche, mais chaque jour j'avançais de quelques pas; enfin elle s'accoutume à me voir, elle commence à me laisser venir presque jusqu'à elle sans en être effrayée. Bientôt jeus le bonheur de caresser son faon, tandis qu'il la tettait ; je dis le bonheur, et je plains ceux qui ne sentent pas que ç'en fut un. Quelque temps après le faon, sa mère souffrit aussi mes caresses, et vint même jusqu'à y prendre plaisir ; elle était jeune et n'avait jamais été intimidée ni poursuivie, de sorte qu'elle avait encore comme moi cette candeur, cette confiance naïve que les animaux frugivores ne perdent qu'à mesure qu'ils se voient exposés à

des

des dangers. Si elle m'avait évité quelque temps auparavant, c'est qu'elle était pour ainsi dire entraînée par son cerf, ou qui était vieux, ou que peut-être l'expérience rendait timide ; c'est surtout qu'elle voulait sauver de l'ombre même du péril le fruit de leurs amours mutuelles. Mais, par la même raison qu'elle fuyait auparavant, elle devait alors partager avec son petit les risques de mon approche. Elle m'invitait par ses regards à ne pas abuser de sa faiblesse et de ma force à ne pas violer les droits de la nature et de l'humanité. Elle semblait me dire : « Tu n'es pas une bête » féroce, tu peux vivre comme moi » de végétaux ; serais-tu assez cruel » pour préférer à cette nourriture si » agréable et si innocente, un festin » barbare où tu déchirerais les membres » sanglans d'une créature paisible livrée » à ta merci, qui ne t'a jamais fait de

» mal et qui te demande grace ! » Mes regards répondaient aux siens et la rassuraient. Bientôt notre société fut intime et délicieuse ; on ne doit pas s'en étonner ; nous la formâmes, nous l'entretînmes dans le silence, et aucun intérêt ne la divisa ; nous n'étions liés que par le plaisir pur que nos cœurs éprouvaient à se répandre, à se communiquer. La faon croissait, nous folâtrions ensemble.

J'avais observé dès les premiers jours que le faon ne mangeait point d'herbe, mais il me paraissait se nourrir de la chair de sa mère, et cela me causait de la peine. J'y regardai de plus près, je vis qu'il ne faisait que sucer ses mamelles ; je ne doutais pas que ce que la biche mangeait, après s'être modifié dans son corps, ne devint une nourriture propre au faon. Ce qui me parut inexplicable, c'est que quelques gouttes de

lait s'étant répandues sur ses levres, je vis qu'il suçait une liqueur blanche, au lieu d'une espèce de hachis d'herbes, grossièrement triturées, que j'avais cru être tout ce qu'il pouvait extraire des mamelles de la biche. Tout cela me ravissait et me faisait chercher au-dessus de moi, au-dessus du ciel, le grand Être que je croyais voir par tout, sans qu'il fut distinctement en aucun endroit.

Mon existence semblait se multiplier, la plus haute partie de mon ame était remplie de ces sublimes idées, et l'autre partie, celle qui touche de plus près aux sens jouissait des beautés de la nature et des plaisirs de l'innocente société que je venais de former. Le feu, que je ne cessais pas d'entretenir, contribuait aussi à mon bonheur.

Je ne connaissais de feu que celui du soleil, et celui qui, depuis qu'il était né entre mes mains du choc de quelques

pierres, avait devoré tant de bois : j'en allais connaître un troisième bien terrible.

Depuis plus d'une heure, de gros nuages noirs s'assemblaient de toutes les parties du ciel, mais sur-tout au couchant. L'air s'appésantissait, j'en étais fatigué. J'entendis de loin un bruit sourd, semblable à celui des ondes agitées : ce bruit augmenta peu à peu, et dans la même proportion que le ciel se couvrait ; enfin je vis flamboyer dans l'air un grand trait de feu qui fut suivi d'une explosion épouvantable.

Je crus d'abord que le canon du vaisseau que j'avais vu partir de mon île était dans le ciel ; je crus même que le vaisseau arrêté par les limites de la mer, que je ne portais pas plus loin que l'horizon sensible, était monté au ciel à l'endroit où le ciel paraissait s'unir à la mer, et qu'il voguait alors au-dessus de ma

ête. Je levai les yeux, et il me sembla
e voir; j'entrai dans ma caverne, de
eur qu'il ne m'écrasât s'il tombait. Les
oups de tonnerre redoublèrent, et ma
rayeur augmenta, sur-tout lorsqu'à
eux cents pas de moi je vis la foudre
omber sur un arbre, l'éclater et le des-
écher jusqu'à la racine. Heureusement
ne grosse pluie termina l'orage, le
oleil reparut, et la nature reprit toute
a beauté, toute sa fraîcheur.

Jeus beaucoup plus de peur encore,
rsqu'environ quinze jours après je vis
omber la foudre: elle écrasa un arbre;
lle calcina une grosse pierre, et tua un
cureuil.

Je me jetai par terre, je me crus
ort; je cachai ma tête dans mes mains
osant plus la lever pour regarder ce
ui se passait autour de moi. Je ne quit-
ai cet état d'anéantissement que quand
e soleil me pénétra d'une douce chaleur

et m'avertit que le danger était passé

Mon premier soin fut de voir si mon chien n'avait pas été frappé de la foudre Je le vis à côté de moi ; il avait l'oreille basse, l'air inquiet, et ne me caressait qu'en tremblant ; il paraissait encore surpris de ce que nous vivions tous deux.

Je résolus de me cacher une autre fois dans l'énorme rocher autour duquel j'avais depuis peu été chercher la lune ; mais tandis que j'étais occupé de ce projet, un grand spectacle m'arracha de ma rêverie.

J'apperçus dans le ciel un nouveau phénomène, un arc immense de lumière qui s'étendait d'une extrêmité à l'autre de mon île. J'étais tenté de faire encore là-dessus quelques conjectures bien ridicules, bien absurdes ; mais je commençais à me corriger de cette manie ; j'aimais mieux admirer et jouir que raisonner.

Un orage comme celui que je venais de voir s'annonça quelques jours après ; je ne manquai pas de m'aller mettre en sûreté sous la voûte impénétrable du rocher. J'y appelai mon chien ; j'aurais voulu pouvoir y attirer aussi ma biche, mes oiseaux, ect.

Mon chien aboyait rarement, parce qu'il ne voyait que moi et quelques animaux avec lesquels il était accoutumé. Une pierre qui ce jour-là se détacha de la voûte, à quelque distance de l'endroit où j'étais, lui fit peur, il aboya ; et comme il entendit les échos répéter et prolonger ses aboyemens, il les continua, parce qu'il se crut environné d'autres chiens. Jeus bien de la peine à le faire taire.

L'orage dura peu ; il ne fut pas aussi terrible que le précédent, mais il ne m'effraya pas moins, parce que les coups de tonnerre faisaient, par leurs réper-

cussions dans les cavités du rocher, un bruit épouvantable.

Je sortis dès que le soleil reparut, et j'eus le plaisir de voir encore l'arc-en-ciel. J'allai aussitôt visiter mon feu, que j'avais chargé de bois aux approches de cet orage ; le dernier avait pensé l'éteindre, malgré la grande quantité de cendre et de brasier que j'y avais laissée.

Beaucoup d'autres orages que je vis encore le reste du temps que je passai seul dans mon île, m'effrayèrent moins que les premiers, mais ne me parurent pas moins admirables : ils étonnaient tellement mes sens et ma raison, que je n'osais même chercher à deviner quelle pouvait en être la cause..... Qui m'eût dit alors qu'en Europe on connaissait si bien la nature de la foudre et de quelle matière elle était composée, que l'on avait trouvé des moyens sûrs de la diriger et de détourner ses

ravages. . . . (1) C'est un être bien étonnant que l'homme né de races depuis long-temps civilisées, parmi lesquelles chaque siecle a laissé son tribut d'inventions et de découvertes. . . . . Combien il deviendrait encore plus étonnant, plus admirable, s'il était assez sage pour faire servir ses lumières à son bonheur ! Il ne faudrait pour cela qu'une religion et des mœurs très-simples, qu'une véritable fraternité, qu'une juste horreur du luxe. Mais non, tout cela est trop facile, tout cela d'ailleurs nous rendrait trop heureux, et il semble que nous ne soyons pas faits pour l'être.

(1) Le docteur Francklin, qui sait maîtriser la foudre du ciel, voudrait bien sans doute pouvoir aussi éteindre celle de la terre, qui est beaucoup plus redoutable. Je crois du moins que tels sont ses vœux. Il est trop philosophe pour ne pas voir que deux nations rivales, armées l'une contre l'autre, sont des animaux féroces dont la rage ne fait que s'irriter par l'effusion de leur propre sang.

Quelques jours après j'eus d'autres alarmes, mais qui durèrent moins. Le soleil s'obscurcit en plein jour; je le regardai en pleurant et en lui tendant les mains : je vis son disque se couvrir peu à peu; mais à peine était-il couvert qu'il en reparut une portion du côté opposé, et que cette portion s'agrandissant peu à peu, me rendit son orbite tout entier. Je conclus de là fort judicieusement qu'il était passé un autre corps entre lui et moi.

Je fais une action cruelle.

JE voyais quelquefois des lapins : ces animaux, parce qu'ils sont fort sauvages, me parurent suspects; je les soupçonnai d'être malfaisans, et je commençai à craindre qu'ils ne s'attroupassent la nuit et ne me vinssent dévorer

dans ma caverne (1); j'en défendais l'ouverture par une espèce de claie de branches entrelacées, et je dormais assez tranquillement à labri de cette palissade.

Un matin que je venais de cueillir des racines, et de les mettre sous quelques arbres, en attendant que je les fisse cuire, un lapin vint en prendre sa part; j'entrai en fureur. « Ce monstre-là, » me disais-je, voudrait-il me manger » mes racines, pour se consoler de ce » qu'il ne peut pas me manger moi-» même » ?

J'étais peu éloigné de lui; il ne me voyait pas : j'avais un gros bâton court, je le lui jette avec tant de roideur et de justesse, qu'il tombe plus qu'à demi-mort. Je courus à lui, et je fus d'abord assez insensible pour le voir tranquillement se debattre et lutter contre la

(1) J'avais vu des légions de fourmis sucer le cadavre d'un scarabée, et quelques oiseaux de proie se disputer une perdrix.

mort. La colère éteint l'humanité ; celle-ci reprit bientôt le dessus. . . .

Je fus touché de voir ce pauvre animal souffrir, hanser, me reprocher par ses mouvemens, par ses regards, que je détruisais, avant le temps et sans l'aveu de la nature, un être sur lequel je n'avais que le droit que s'arrogent la force et l'adresse. (1) Je me reprochai ma dureté de cœur, mais vainement aurais-je voulu la réparer ; tout ce que je pus faire pour le malheureux lapin qui expirait, fut de terminer ses douleurs et sa vie, et de lui donner par pitié

(1) Il faut sans doute faire la guerre aux animaux qui se multiplient trop, ou qui peuvent nous nuire ; suivant ce principe je pouvais tuer le lapin que je regardais comme mon ennemi, mais ce principe, qui rendait de ma part l'attaque légitime, ne pouvait pas être connu du lapin ; il ignorait mes motifs, et ne pouvait que me trouver très-injuste & très-cruel, de tuer en trahison un animal beaucoup plus faible que moi, et qui ne m'avait ni mordu ni fait aucun autre mal.

un dernier coup : je le fis, et il mourut sur-le-champ.

Je résolus de ne plus tuer aucun animal; mais si j'en trouvais de morts qui ne fussent pas corrompus, ne pouvais-je pas m'en nourrir, et y trouver un suc préférable à celui des racines ? N'est-ce pas de cette chair que l'on m'a fait manger dans ma prison ? Mon lapin pouvait m'éclaircir de ces doutes ; je voulus en faire l'essai : j'eus d'abord à combattre une certaine horreur que ma curiosité vainquit bientôt.... Le sang ruissela de mes levres sur mon estomac et sur mes mains ; j'allai me laver à la fontaine voisine, je me mirai dans son crystal. (Je n'y pense jamais sans frémir) Mes lévres, jusque-là si fraiches, et si vermeilles, étaient couvertes d'un sang noirâtre, d'où s'exhalaient en fumée les restes d'une vie qui n'était pas encore éteinte.

Je m'abandonnai à la douleur ; mes

larmes effacerent une partie des marques de ma cruauté. Alors seulement je fus content de moi : je promis bien de n'être plus tigre, et quand je verrais un lapin ou autre animal, de lui dire avec amitié : je ne souillerai pas mes levres de ton sang, un cri de ton ame ne s'élevera pas du fond de mes entrailles.

Pour me fortifier dans cette résolution que la nature et l'humanité me dictaient, je crus devoir augmenter l'horreur que je venais de me faire à moi-même. Je retourne donc au buisson où j'avais jeté le lapin ; je le dégage doucement d'entre les branches, sans néanmoins pouvoir empêcher que quelques-unes ne le déchirent : je fais l'effort de le regarder avec attention ; je lui trouve le ventre très-gros ; cela me rappelle l'état où j'ai vu ma biche quelque temps avant qu'elle accouchât (1). Ah ! m'écriais-je

(1) Je sais depuis peu de jours seulement, que

intérieurement, c'est une femelle de lapin! elle était pleine, j'ai tué son faon, j'ai commis deux meurtres d'un seul coup! Que je suis malheureux! que je suis injuste! Plus je suis sensible au plaisir de vivre, plus mon crime est grand d'avoir ôté la vie à qui n'a pas attenté à la mienne! .... Vois, monstre, vois ce que tu as détruit. A ces mots je pris une pierre tranchante, et d'une main mal assurée j'ouvris le cadavre: je vis un cœur, un estomac, des intestins, je vis une charpente admirable formée par des os mobiles artistement emboîtés, et revêtue d'une chair qui, en même temps qu'elle est assez compacte pour former

---

l'on dit d'une biche qu'elle *accouche*. Et pourquoi ne le dirait-on pas? La seule différence entre les couches d'une biche et celles d'une femme, est que celles de la biche sont moins douloureuses, parce qu'elle n'a suivi que les lois de la Nature dans l'usage des plaisirs amoureux, et de la manière dont elle a vécu pendant sa grossesse.

par elle-même un tissu solide, est assez molle, et sur-tout assez entre-mêlée de muscles pour se prêter à tous les mouvemens que font les os qu'elle couvre. . . . Un voile que je tremblais de déchirer, me cachait quelque chose qui me paraissait être une masse de chair informe, inégale. J'y regarde de plus près, et à travers ce voile, qui était d'une texture délicate et claire, et fort tendue, je crus apercevoir des têtes, des yeux. Ma pierre me tombe des mains, je la reprends, et pour avoir moins de peine à vaincre ma répugnance, j'ouvre vîte... Quel spectacle ! six petits lapins à naître et déja vivans trépignent, ouvre hideusement la bouche, et me reprochent avec horreur d'avoir osé pénétrer dans l'asyle sacré où la Nature les avait mis en les tirant du néant. Ils respirent; je jette la malheureuse hase et ses petits dans le buisson d'où je les venais de ti-

rer. Je fuis vers ma grotte en pleurant, en criant, en faisant des imprécations contre moi-même.

Revenu de mon premier effroi, je me rappellai que j'avais vu dans la hase des parties qui me semblaient pouvoir servir à la génération; je rapprochai de cette idée ce que j'avais vu depuis peu de l'accouplement d'un cerf et d'une biche : tout cela produisit dans mon cœur des désirs confus, et dans mon esprit des demi-vérités, et par conséquent des ténèbres.

J'étais fâché aussi (mais je ne me sentais pas capable d'une seconde tentative) j'étais fâché de n'avoir pas cherché dans le cadavre que je venais d'ouvrir, quelle était la cause de la fumée tiède et humide qui en était sortie; je soupçonnai du feu dans son estomac ou dans son cœur, et je ne me trompais pas; mais je croyais ce feu semblable à celui où je me

chauffais, en quoi je me trompais fort.

Quelque temps après cette scène tragique, j'en vis une autre qui l'était moins, mais qui, par cela même, augmentait à mes yeux l'atrocité de la premiere. Un corbeau épuisé de vieillesse et lassé de vivre, était couché sur l'herbe à l'ombre de quelques arbres ; un oiseau couché là me paraît surprenant, j'approche croyant le trouver mort ; il ne l'était pas, mais il s'en fallait bien peu. Il me jette un regard fixe, je l'observe : . . . . . je vois ses yeux se ternir ; il entr'ouve le bec ; il étend ses pattes, ses aîles, il meurt. . . . . Ah! m'écriai-je, si je dois un jour cesser de vivre, puisse ma mort être aussi douce que celle de ce corbeau! mais que jamais un monstre semblable à moi ne porte sur moi une main violente, que je ne meure point comme le malheureux animal que j'ai immolé à ma fureur.

La faim me pressait ; j'allai manger quelques racines, et je revins portant ma pierre aigue pour disséquer le corbeau, pour voir si l'intérieur des volatiles ressemblait à celui des quadrupèdes, et si je n'y trouverais pas le feu que j'avais soupçonné être dans le corps du lapin : mais j'arrivai trop tard ; je ne vis plus, à la place où je l'avais laissé, que des os et des plumes. C'était sans doute un oiseau de proie qui l'avait dévoré ; car ce ne pouvait être mon chien que je gardais avec soin auprès de moi depuis que j'avais jeté la hase ; je craignais qu'il ne l'allât manger, ce qui l'aurait, pour ainsi dire, associé au meurtre que j'avais commis.

La mort s'était offerte à mes yeux sous différens aspects, dans mes petits poissons, dans l'écureuil, dans le lapin et dans le corbeau : je la vis encore plusieurs autres fois sous d'autres formes. Je

ne peindrai plus qu'une de ces scènes désagréables, et je m'abstiendrais même de la peindre si elle ne tenait à une autre qui ma vivement touché.

Je trouve un nid d'oiseaux.

L'AGILITÉ des oiseaux me plaisait beaucoup, mais quelquefois aussi elle m'impatientait ; j'aurais voulu les suivre, j'aurais voulu voir ce qu'ils faisaient et surtout comme ils se multipliaient ; car je commençais à avoir une idée distincte de la génération, depuis que j'avais observé la grossesse et l'accouchement de la biche, et que j'avais vu les petits de la malheureuse hase que j'avais tuée. Les oiseaux ne me paraissaient jamais plus gros dans un temps que dans un autre, et cela me faisait soupçonner qu'ils n'appartenaient point à la terre,

qu'ils y descendaient seulement pour s'amuser, mais que leur habitation était dans les cieux, que c'était-là que les mères concevaient et faisaient leurs petits.

J'avais quelquefois vu des moineaux se battre, cela me faisait douter qu'ils vinssent aussi du ciel, qui me semblait devoir être le séjour de la paix et de l'amitié (1). Un matin que j'étais assis sur l'herbe, derrière un buisson, je vis deux moineaux, l'un hardi, vif, effronté, qui hérissait, en sautillant, sa petite cravate noire; l'autre d'un plumage plus blanc, plus doux et qui paraissait être d'un caractère analogue à son plumage. Le premier se jette sur lui

(1) J'avais très-peu vu d'exemples de guerres et de combats dans mon île. Tout me portait à croire qu'il y en avait encore moins dans le ciel; et quand je m'imaginais que mon vaisseau voguait avec son épouvantable artillerie, cela ne nuisait que bien peu à l'idée avantageuse que j'avais du ciel.

et j'allais bonnement les séparer, parce que je craignais qu'il ne le tuât; je m'aperçus aussitôt que je m'étais trompé, que cela plaisait au petit moineau blanchâtre, qui semblait agacer l'autre par l'agitation de ses aîles. Ce manége, plusieurs fois répété, me persuada enfin, ou que les moineaux n'étaient pas habitans des cieux, ou que ces animaux célestes s'unissaient de la même manière que ceux de la terre, et je commençai à espérer qu'enfin je verrais aussi comment leurs petits pouvaient naître (1).

La femelle d'un pinçon, [car je n'ai j'amais oublié ses couleurs, et je sais à présent ce que c'est qu'un pinçon) m'apprit bientôt ce que je désirais si ardemment. Elle portait dans son bec une chenille, et je crus que c'était une

(1) J'avais déja vu l'accouplement de deux tourterelles, mais je n'y avais rien compris, si ce n'est qu'ils étaient deux, ce que je regardais avec raison comme un grand bonheur.

fleur de coudrier ou noisetier, car j'ignorais que les animaux se mangeassent les uns les autres ; douce erreur qui allait cesser pour moi. Je suis des yeux l'oiseau que je voulais observer, il entre dans un buissson, j'approche sans bruit, j'entends de petits cris dont je ne devine pas la cause, mais qui ne me paraissent nullement plaintifs et qui annoncent plutôt l'avidité que la douleur. Je me hausse sur la pointe des pieds, j'allonge le col, et je vois dans une boule de mousse évidée, quatre petits animaux demi-nuds, qui étendent des espèces de bras et qui ouvrent le bec ; ce dernier indice est le seul auquel je les reconnaisse pour des oiseaux. L'étonnement, la stupeur, produits en moi par ce nouveau spectacle, me rendaient immobile ; je regarde et je ne vois distinctement rien.... La mere s'en va, je regarde encore, puis je me couche

au pied du buisson. Toutes mes idées se confondent par ce nouvel ordre de choses. Je ne sais plus ni ce que je pense ni ce que je dois penser. La mère revient, j'admire avec quel empressement, quelle équité elle distribue la pâture ; j'admire avec quelle douce sécurité ses petits s'arrangent et s'endorment quand ils ont mangé ; je crains de les éveiller, je retiens mon haleine, je voudrais arrêter celle du zéphir, je fais à tout ce qui m'environne des signes réitérés de silence.

J'avais vu dans le nid une espèce de pierre ronde, qui excitait ma curiosité; d'où venait cette pierre, et pourquoi était-elle là !.... Le premier moyen d'instruction que nous donne la Nature, c'est de toucher. Je voulus prendre ce qui m'avait paru une pierre, je le pressai un peu, c'était un œuf qui se cassa dans mes doigts; je le laissai tomber, j'y apperçus

apperçus un petit oiseau vivant ou plutôt qui cessait de vivre ; sans moi il allait paraître à la lunière et allait embellir la Nature, mon ignorance et mon peu d'attention le replongent dans le néant : il étend ses pattes et son col avec des mouvemens convulsifs ; il ouvre avec effort son bec déjà terni et livide ; je reconnais dans ces symptômes les affreux précurseurs de la mort, que l'on reconnaîtrait sans les avoir vus, à la seule horreur qu'ils inspirent. Mais ce n'était pas la premiere fois que je les voyais. Un écureuil et un lapin m'en avaient déjà présenté l'image qui ne s'effaçait pas de mon cœur.

Je couvris de terre en détournant les yeux, l'oiseau que je venais de tuer. J'apperçus des petits morceaux de coquilles d'œuf près de celui que j'avais cassé ; et je ne doutai pas que les oiseaux qui étaient dans le nid, n'eussent aussi

habité des œufs, d'où ils étaient sortis sans accident, parce que tout ce que fait la Nature est ordinairement bien (1) et que moi je ne savais que gâter, que détruire ce que je touchais... Les œufs, me disais-je, contiennent les oiseaux,

(1) Je croyais encore alors que tout n'était pas bien dans la Nature, j'avais commencé à le croire du moment que j'avais senti le malheur d'être seul, sans que je susse comment je pourrais trouver un être semblable à moi. Quelques autres observations imparfaites m'empêchaient, comme celle-là de voir que tout est bien dans l'ensemble de l'univers, dont je n'appercevais qu'une très-petite partie. Je ne pouvais pas sentir alors, parce que mes connoissances étaient trop bornées, qu'un insecte qui se plaint de ce qu'un oiseau le bape ou de ce qu'un mouton l'écrase sous ses pieds, qu'un mouton qui se plaint de ce qu'un loup le dévore ..... qu'un des globes de notre monde qui se plaint de ce qu'un autre globe gravite sur lui, que tout cela est par rapport à la Nature, ce qu'est par rapport à moi un de mes cheveux, qui se plaint de ce que je le casse, ou de ce que je l'assujettis à une certaine tournure qu'il ne voulait pas prendre.

comme une biche contient son faon, les œufs sont donc les mères des oiseaux. Mais ces œufs d'où viennent-ils ? Comment peuvent-ils se féconder les uns les autres ? Y a-t-il parmi eux des mâles et des femelles ? ils n'ont rien d'ailleurs qui annonce le mouvement et la vie ; comment peuvent-ils donner aux petits êtres qu'ils produisent, ces deux précieuses facultés qu'ils n'ont pas eux-mêmes (1).

(1) Si ce n'est que les oiseaux vivent et se meuvent, je n'aurais pas eu de peine à concevoir comment ils pouvaient se former dans des œufs, parce qu'en ouvrant des petits boutons d'arbres, j'y avais vu des feuilles ou des fruits enveloppés et prêts à sortir. Mais ces fleurs, ces feuilles tiennent à un arbre, et participent à la sève dont j'avais soupçonné la circulation, en cassant quelques petites branches, au lieu que les œufs ne tenaient à rien. D'ailleurs ils renfermaient des êtres vivans, et selon mon système, qui était en cela fort prudent, des êtres vivans ne peuvent provenir que d'autres êtres vivans, mes observations m'avaient appris encore une grande

Pourquoi encore cet oiseau vient-il avec tant de soin les nourrir, s'il n'est pas leur mère ? Ces grands raisonnemens ne doivent pas étonner le lecteur ; j'observais depuis long-temps les phénomènes de la génération, et j'étais en état d'en parler. Je rêvai encore un peu là-dessus, mais bientôt j'abandonnai cette sublime théorie, et je lui préférai le plaisir plus facile et plus doux de voir revenir la nourrice de cette petite famille.

Un moment après il vint encore une nourrice ; mais ce n'était plus la même ; celle-ci avait des couleurs plus marquées et plus vives. Quand elle eut jeté les yeux sur le nid, elle sauta de branche en branche en faisant des cris aigus; elle avait vu sans doute que le petit qui restait à

---

vérité, c'est que tout animal et toute plante sort d'un germe qui se développe peu à peu, et qui produit à son tour d'autres germes.

éclorre n'y était plus ; elle ne s'éloigna cependant pas sans avoir donné la béquée aux autres. J'étais si bien caché qu'elle ne pouvait me voir, et moi je la voyais toute à mon aise. Elle me parut n'approcher qu'avec une sorte de peine d'un de ses nourrissons qui était sensiblement plus gros que ses freres ; elle lui jetta dans le bec un morceau de la pâture qu'elle avait apportée et s'envola.

Celle que j'avais déjà vue deux fois revint aussitôt; il m'était aisé de la reconnaître pour femelle, au peu d'éclat de son plumage, (car le moineau assaillant m'avait aidé à deviner que dans les volatiles les mâles ont les plus belles couleurs) et sur-tout à son tendre empressement ; elle se précipita sur le nid, et sans se donner le temps de voir si le dernier œuf était éclos, elle mettait sa tête dans presque tous les becs à la fois, et se hâtait de distribuer les vivres qu'elle

venait d'amasser sans en rien réserver pour elle-même. Sa tendresse allait lui couter la vie, si je ne l'avais secourue; le plus fort de ses enfans, celui que le mâle avait paru craindre, (mais une mère est-elle capable de crainte ou même de soupçon) lui saisit la tête qu'il serrait de toute sa force. Je le pris avec indignation, avec horreur, je lui pressai l'estomac; l'instinc seul m'apprenait que je l'obligerais par-là à ouvrir le bec; il l'ouvrit en effet, et la malheureuse mère en sortit demi-morte; je cassai la tête à l'oiseau vorace je le jetai loin de moi; sa mère encore palpitante, me regardait avec tendresse, (je la tenais dans ma main) elle semblait me dire, tu es mon libérateur et celui de de mes enfans, qui me sont mille fois plus chers que moi-même, nous t'aimerons, nous te suivrons par-tout. L'ingrat que je venais de lui immoler n'était

pas son fils c'était un étranger que son aveugle tendresse lui avait fait adopter c'était un *coucou*, On sait que la femelle de cet oiseau n'ayant pas assez de chaleur pour faire éclore ses petits, va déposer ses œufs dans les nids des autres oiseaux, et n'en met qu'un dans chaque nid ; mais souvent le petit qui en provient, dévore, quand il en a la force, la bonne mère qui l'a aimé et soigné comme un de ses propres enfans.... Je ne s'avais alors rien de tout cela ; je me disais seulement, il faut que cet affreux oiseau que j'ai tué, parce qu'il le méritait, ne soit pas le frère de ceux avec qui il vivait, il faut qu'il ne soit pas le fils d'un œuf semblable à ceux d'où ils sont sortis.

La pauvre mère était toujours dans ma main, elle n'avait pas la force de s'envoler ; elle ne pouvait revenir de sa frayeur, je profitai du moment où je

pouvais encore l'examiner, je la renversai sans lui faire du mal, et ayant soufflé sous les plumes de son ventre et de son estomac, je regardai si elle avait des mamelles, je ne vis rien, je conclus de là que les petits qu'elle nourrissait devaient être à elle ; que comme elle avait une autre manière de les nourrir que celle des quadrupèdes, il était à présumer qu'elle en avait une autre aussi de les mettre au monde ; que sans doute c'était elle qui avait pondu les œufs dont j'avais eu le malheur de casser le dernier.

Cependant elle acheva de reprendre ses force et s'envola. Je ne manquai plus de l'aller voir trois ou quatre fois le jour, elle s'emblait quelquefois m'appeler et me chercher. Ses petits, son époux même s'apprivoisèrent aussi avec moi, ils me caressaient. J'observai tout à loisir les couvées suivantes.

A l'égard du *coucou*, il me fournit

cette réflexion : il y a donc des animaux nuisibles qu'il faut que je tâche de détruire, pour arrêter dans sa source tout le mal qu'ils peuvent faire ; et s'il y a d'autres terres que celle-ci, elles sont sans doute habitées par d'autres hommes que le grand Etre y a placés pour arrêter beaucoup de violences et de désordres momentanés, rendus nécessaires par la rotation impétueuse des causes générales (1), et que des causes secondes intelligentes, tel que l'homme, doivent prévenir et repousser sans cesse pour le bonheur de la masse entière des êtres sensibles, et plus encore pour le leur propre; car faire des heureux, c'est, à tous égards, le moyen de l'être doublement soi-même. J'avais commencé vers le

(1) Dois-je avertir encore que toutes ces idées n'étaient que confuses dans ma tête, parce que j'avais peu vu, et par conséquent peu appris ?

mois le juillet ce que je peux appeler mon cours d'ornithologie ou étude des oiseaux. Cet amusement, mon feu, mon chien, ma biche, etc. me firent passer d'une manière fort agréable le reste de la belle saison. Je ne passerai point à la description de la saison suivante, sans parler d'une nouvelle rencontre qui me plut aussi beaucoup, mais qui, sans que je pusse m'en douter, porta bientôt chez de tendres amis, que je devais avoir un jour, de vives inquiétudes qui ne devaient être dissipées que par ma présence.

Spectacle affligeant.

C'ÉTAIT alors à peu près la fin de septembre ou le commencement d'octobre; la diminution sensible des jours, l'arrivée des premiers frimats, la chûte

des premieres feuilles, tout cela m'inquiétait. Heureusement le hasard m'avait appris a faire du feu, & le besoin m'avait fait souvenir que parmi les habits que j'avais tirés de ma cage, il y avait deux grandes peaux d'ours qui alors ne me faisaient plus peur; j'étais aguerri, j'en allai prendre une (1), je m'en enveloppai, en mettant les poils en dedans, parce que c'était pour moi que je m'habillais. Ce secours et celui du feu me garantissaient des attaques du

(1) De ces deux peaux l'une était brune, l'autre noire. Je cherchai un motif qui put déterminer mon choix. Je les sentis, & la brune me parut avoir une odeur plus forte que la noire. (Cela viendrait-il de ce que l'ours brun est carnacier de même que le blanc, & que le noir ne l'est pas ?) Un homme civilisé n'aurait pas apperçu cette différence, mais j'avais l'odorat fin; la vue, de concert avec l'odorat, me détermina aussi en faveur de la peau noire, parce que ma main, quand je la posais dessus, ne paraissait plus blanche. On a un peu de vanité même dans une île déserte, & ce n'est pas un mal.

froid, mais ne me consolaient pas du triste spectacle de la terre languissante et dépouillée. Tous les jours elle perdait quelque nouvel ornement ; tous les jours je craignais de sortir de ma caverne ; je ne voyais et je n'attendais que malheurs.

Un matin que du fond de ma caverne j'apperçus la bruyère toute couverte de gelée blanche, je renversai brusquement la porte à claire-voies dont je me servais tous les soirs pour en défendre l'entrée aux lapins (1), et je me précipitai dehors pour vaincre la répugnance que j'avais à en sortir. Deux torrens de larmes coulèrent de mes yeux, je poussai des cris, des soupirs, des

(1) On peut dire que j'avais peur de mon ombre ; car les lapins ne mangent personne ; ils auraient pu seulement ravager *mes terres* ; mais les oiseaux de proie arrêtaient leur déprédation, en les empêchant de multiplier.

sanglots,

sanglots. Presque toutes les feuilles étaient tombées pendant la nuit ; le peu qu'il en restait, on les voyait se détacher tristement de leurs branches ; elles semblaient vouloir s'arrêter aux autres branches, qu'elles touchaient en passant, et ne descendre qu'à regret jusqu'à terre. J'aurais voulu les en empêcher. Je leur tendais les mains, je tâchais de les retenir : mais, hélas ! soins superflus ! je détournai la tête pour m'épargner au moins la vue d'un mal sans remède, et je continuai de pleurer amèrement.

Si vous êtes surpris de me voir répandre tant de larmes pour des feuilles qui tombent, souvenez-vous que la Nature ne vous a que commencés, que malheureusement l'art vous a finis, que par conséquent il est possible que vous regardiez, sans en être touchés, ce qui afflige la Nature : mais moi, qu'elle

seule avait formé, moi qui étais son ouvrage, pouvais-je ne pas gémir voyant ma mère expirante, et ne sachant pas qu'elle dût bientôt renaître.

Je saisis avec un peu de dépit un arbrisseau qui se trouva sous ma main, je l'examinai avec attention, et je vis que dessous ces feuilles qui venaient de tomber, sortaient de petits boutons où étaient enveloppées des feuilles semblables à celles que j'avais vu éclore les premiers jours de mon arrivée dans l'île (1).

Ce spectacle me fit concevoir les plus

(1) J'y étais arrivé le 9 mai, comme on le verra dans la suite, & j'y avais encore trouvé des arbres dont les boutons ne commençaient qu'à s'ouvrir; [tels que le chêne & l'orme;] j'avais vu comment ces boutons grossissaient peu à peu, & comme les feuilles qui y étaient pliées, serrées, en sortaient enfin avec un air de fraîcheur, de jeunesse, et presque de volupté.

grandes espérances : j'allai plein de joie faire mille tendres caresses à ma biche et à mon faon, et en chemin à mon chien, qui partageait bien cordialement tous mes plaisirs et mes chagrins. Je leur racontai par mes gestes, par mes sons inarticulés quelle peine je venais d'éprouver et ce qui l'avait adoucie. Je cassai une petite branche, je fendis quelques boutons avec mes ongles, je leur montrai que de nouvelles feuilles allaient bientôt remplacer celles dont la chûte me causait un chagrin que je ne doutais pas qu'elle ne leur causât aussi, et en partageant avec eux ma consolation je la sentais augmenter.

Quelque temps après le froid devint moins vif, le ciel se couvrit de nuages, et il tomba une pluie longue et abondante. (ce pouvait être alors la fin de décembre) Je voyais grossir un peu les boutons des arbres, j'étais au comble de mes vœux.

Mon bonheur fut traversé presqu'aussitôt par une gelée assez rude, qui ferma tous les trésors de la Nature. J'eus beaucoup de peine le premier jour à arracher mes racines. Je jugeai que si je n'en faisais une ample provision, la terre pourrait se resserrer davantage, et je mourrais de faim. Un homme à qui rien ne rend la vie incommode, ni odieuse, ne néglige pas les moyens de la conserver. Je passai tout le jour à cueillir des racines que je portais dans ma grotte, où j'étais sûr qu'elles seraient à l'abri du froid. J'en avais amassé pour plus de six semaines. J'en faisais cuir à mesure que j'en avais besoin. La gelée dura près d'un mois : je m'apperçus que la biche et le faon que j'allais voir tous les jours commençaient à languir ; (car ils n'avaient pas comme moi des provisions) je leur offris de mes racines cuites, dont ils ne voulurent pas ; je leur en offris de crues

avec leurs feuilles ; ils mangèrent tout cela d'un air d'avidité qui prouvait qu'ils en avaient besoin, et en mangeant ils me lançaient des regards qui exprimaient si bien leur reconnaissance, que j'en fus touché, que je les aimai davantage. Ils eurent bientôt encore plus à souffrir, et ce fut alors, qu'eux et surtout le cerf qui m'avait un peu négligé pendant la belle saison, vinrent chercher un asyle auprès de moi. J'eus d'abord quelque envie de recevoir mal le cerf, et même de ne lui point donner de mes racines, parce que je le soupçonnais de ne revenir à moi que par besoin; mais je fis cette réflexion : il ne m'a pas aimé par un effet de la sympathie, comme le faon et la biche, il m'aimera par reconnaissance, ce sera toujours être aimé ; et s'il cesse de m'aimer, j'aurai pour m'en consoler, le plaisir d'avoir fait du bien.

Suite du spectacle affligeant.

UN des derniers jours de cette gelée, j'étais encore couché au fond de ma caverne, que le soleil était déjà levé. Je m'éveille en sursaut, j'entrevois par les intervalles des branches dont ma porte était tissue, une grande surface blanche; je cours à ma porte, je la renverse comme je faisais ordinairement, et je vois tout l'univers réduit à quatre grands objets, le ciel, le soleil, la mer et la neige.

Il ne restait plus rien sur la terre de cette douce & piquante variété qui la rend plus belle que le ciel même; mais la blancheur étincelante qui la couvrait toute entière, en faisait un spectacle bien simple, bien noble, bien grand. Je l'admirais sans y rien comprendre. Je porte en tremblant un de mes pieds sur la neige, il enfonce, ma frayeur redouble, & je me laisse tomber sur le

visage. Je crois sentir en tombant qu'un abyme s'ouvre sous moi. Aussi-tôt et plus promptement que l'éclair, mes muscles se tendent si violemment, que je me trouve debout sans avoir presque touché la terre. Je recule avec effroi; je reconnais sur la neige l'empreinte de mon corps, j'observe que mon pied la comprime, je vois la terre au fond du trou que je viens de creuser par ma chûte; et je vois par conséquent la hauteur de la neige, (elle était d'environ un pied.) Je marche sur le fossé que je viens d'ouvrir, je hasarde un pas au-delà, j'en fais avec beaucoup de précaution, et avec un peu de frayeur, cinq ou six autres. Je me rassure enfin, et même je prends plaisir à presser la neige, y graver mes pas. D'ailleurs mon chien plus instruit que moi, et qui m'avait déjà appris bien d'autres choses, y marchait et y sautait hardiment. Je cours vers mon

feu, que je suis surpris de ne pas trouver couvert de neige. Heureusement j'y avais mis plusieurs grosses branches la veille avant que de me coucher, car je l'aurais trouvé éteint. Les tisons se conservaient sous une croûte de cendres qui s'était liée et durcie avec la neige fondue; cela me fit croire que le feu brûlait la neige; j'en jetai une poignée dans le feu, elle éteignit ce qu'elle en toucha; alors je me mis à secouer violemment celle qui restait sur les branches que je devais brûler, je les arrangeai sur les tisons, et bientôt j'eus le plaisir de les voir enflamés. J'en allai couper d'autres avec une grande serpe que depuis peu j'avais trouvée entre des pierres au bord de la mer occidentale, c'est-à-dire, à un endroit de l'île fort éloigné de ma cage. On l'y avait sans doute mise le jour de mon débarquement, & l'on avait eu l'attention de la mettre ainsi

un peu loin du lieu où l'on devait me descendre, afin que je ne la trouvasse qu'après quelque temps, & lorsque j'aurais acquis par l'expérience assez de lumières pour deviner l'usage de cet instrument, & ne m'en point blesser.

J'avais passé la matinée à faire des expériences sur la neige, à allumer du feu, à couper du bois, et surtout à soulager les malheureux; car j'avais balayé la neige en plusieurs endroits autour de ma caverne, pour que mes animaux y pussent paître. C'était une matinée bien employée : j'avais fait tout cela avec tant d'ardeur que je n'avais pas même pensé à manger.

Pendant que je dinais, c'est-à-dire, qu'assis par terre je dévorais des racines, je vis de gros nuages s'assembler dans le ciel; ils crévèrent bientôt après et l'air se remplit de flocons de neige. Ce spectacle m'étonna et m'affligea. Qu'est

ce que ceci, me dis-je ? La neige va-t-elle s'élever jusqu'au faîte des arbres ? Va-t-elle boucher l'entrée de ma caverne, éteindre mon feu et devenir mon tombeau ? En me livrant à ces affreuses réflexions, je sentis mes jambes fléchir sous moi, je tombai : j'aurais voulu cesser d'être ou plutôt n'avoir jamais été.

Je raisonne sur ce que je viens de voir.

Dès que la neige avait commencé à tomber, je m'étais sauvé près de mon feu. Là, assis sur mes talons, couvert de ma peau d'ours, les bras croisés, la tête enfoncée dans ma poitrine, il ne restait plus d'action ni de mouvement qu'à mes yeux. Il se portaient languissamment de côté et d'autre, pour voir si la couche de neige augmentait beaucoup : je craignais qu'en tombant sur

mon feu, elle l'éteignît : mais il me parut au contraire qu'elle ne faisait qu'en irriter l'ardeur.

Cependant le ciel se couvrait de gros nuages, les vents se déchaînèrent, je crus qu'ils allaient rompre tous les arbres et emporter mon feu ; la neige qui les couvrait fut secouée en un instant ; je vis tout d'un coup que la mer orientale, qui m'était avant cela presqu'entièrement dérobée par ces branches, était dans la plus affreuse agitation ; les flots s'élevaient jusqu'aux cieux : ce spectacle m'étonnait et me ravissait en m'effrayant. Je ne savais ce que tout cela allait devenir, j'étais encore plus tremblant de peur que de froid ; je me serrais, je m'enveloppais dans ma fourrure, je regardais le ciel, la mer, la terre, et je pleurais ; je n'étais pas assez fort de réflexion, assez philosophe pour

me faire un sombre plaisir d'être *seul avec la tempête* (1).

Bientôt l'espérance et la joie me furent tout-à-fait rendus. Je n'avais passé qu'environ une heure dans la tristesse, lorsque le ciel commença à se découvrir et que le soleil reparut; mes idées et mes raisonnemens changèrent avec la nouvelle disposition de mon cœur. (On attribue à l'esprit bien des systèmes qui ne lui appartiennent pas.) Je cherchai à m'expliquer à moi-même ce que c'était que cette neige, il me parut d'abord que ce pouvait être une espèce de pluie qui se congélait ainsi en tombant; mais comme je raisonnais beaucoup depuis plusieurs mois, et que je commençais à aimer le merveilleux, je trouvai cette explication trop simple pour pouvoir

(1) J'emprunte cette idée d'une hode de M. *de la Harpe*.

être vraie. Je préférai celle-ci : « Les » innombrables flocons qui descendent » du ciel sur la terre sont sans doute la » matière première des fleurs, dont, à » mon arrivée dans l'île, tous les arbres » fruitiers étaient couverts : sans doute » la belle saison qui produit ces fleurs » va renaître ; je verrai comment cette » grande merveille arrive, et j'oublierai » la peine que viennent de me causer » les préparatifs d'une si heureuse ré- » volution ».

La gelée dura encore quelques jours, et fut terminée par une pluie douce qui fondit toute la neige et pensa mettre en défaut ma physique rationnelle ; mais les préjugés ne manquent pas de moyens de se soutenir. Je supposai que la neige que je voyais se fondre et se résoudre en eau, allait reprendre dans la terre qui l'imbibait, la forme qu'elle venait de perdre, et que bientôt je la verrais

revêtue de cette forme, sortir de dessous les boutons des arbres.

Quelques semaines après, l'événement parut confirmer mon opinon, et me fortifia dans mon erreur; ou plutôt, dès que je vis fleurir les arbres je me trouvai si heureux que je ne pensai plus à raisonner sur la cause de ce prodige. L'homme naturel aime à jouir, il ne raisonne que quand il n'a rien de mieux à faire. La moindre fleur lui paraît préférable aux plus belles, aux plus sublimes spéculations. . . Je vis poindre les premières fleurs, je les vis éclore : quel spectacle pour des yeux et une ame pure que rien ne distrait !

Réveil de la Nature.

APRÈS la gelée dont je viens de parler, qui fut la plus forte de cet hyver, je

m'apperçus que les jours allongeaient, et cela me guérit de la crainte d'une nuit éternelle, dont je m'étais cru menacé, en les voyant diminuer de près de la moitié depuis le mois d'août jusqu'au mois de janvier (1).

Le soleil devenait plus chaud, la terre s'égayait d'un vert plus clair et plus vif, les boutons grossissaient et semblaient impatiens de s'ouvrir. Les oiseaux par un ramage plus fort que mélodieux, plus bruyant que tendre, paraissaient s'appeler les uns les autres au combat, ou se demander par leurs cris aigus quelque chose qu'ils désiraient ardemment, le besoin si doux si délicieux de se reproduire.

Pendant près d'un mois, le prin-

(1) Il pouvait être la mi-février, et je commençais seulement à oser m'assurer que les jours étaient plus longs qu'en décembre.

tems s'annonça à mes yeux, à toutes mes facultés; il s'y annonçait chaque jour par gradations, par nuances. Eh! quel cœur serait capable de suffire aux charmes d'un printems qui naîtrait tout d'un coup!

Je découvre une grande vérité.

LA chaleur douce et vivifiante qui descendait du ciel, les parfums que la terre lui envoyait comme un tribut de reconnaissance, les accens des oiseaux plus soutenus, plus mélodieux, plus tendres qu'ils n'étaient quelque tems auparavant, les jeux de mon faon, de ma biche et de mon chien, les caresses plus vives qu'à l'ordinaire qu'ils me faisaient, l'émail des fleurs, la belle verdure qui commençait à couronner les arbres, en un mot le rajeunissement

de la nature, pénétraient mon cœur d'une joie douce et inexprimable.

Quoique je n'aimasse pas à raisonner, quand j'avais de quoi jouir, je raisonnai alors, mais ce fut sans effort, sans peine; ce fut plutôt par le cœur que par l'esprit; c'était moins des idées que des sentimens que je rassemblais.

« J'ai passé ici, me disais-je, une » saison tempérée, une très-chaude; » une autre tempérée et une très-froide, » je n'ai jamais remarqué, au moins » d'une manière sensible, ces différences dans ma cage; mais j'étais » enfermé, et peut-être l'action de l'air n'y pouvait-elle pas pénétrer. Je dois » d'ailleurs, à tous égards, considérer ce temps-là comme nul. Je » ne vis que depuis que je suis ici: » je vois aujourd'hui la première » saison tempérée, revenir avec les » mêmes symptômes, avec les mêmes

» signes que j'ai remarqués en arrivant
» dans cette île. C'est donc la même ;
» elle sera encore suivie de trois autres;
» et sans doute ce période fini recom-
» mencera aussitôt. Cet ordre ne
» pourrait-il être changé, ne pourrait-il
» être plus régulier, plus utile, plus
» sage ? Comment et pourquoi est-il
» ainsi ? Comment et pourquoi règne
» cette succession continuelle de nuits,
» de jours, de froid, de chaud? Com-
» ment et pourquoi des grains que j'ai
» vu tomber d'une plante à la fin de
» l'été, sont-ils, pendant l'hiver, restés
» morts comme des grains de sable, et
» qu'aujourd'hui il leur vient des petits
» bras, avec lesquels ils s'enfoncent
» dans la terre, en même-temps que
» par d'autres bras plus forts, garnis
» de feuilles, ils s'élèvent vers le ciel ?
» Comment et pourquoi le cours du
» soleil et de la lune est-il si précis et

» si juste, &c?... Ma volonté dirige
» à son gré les mouvemens de mon
» corps et de tous mes membres. Cette
» île (1) que j'habite, ce ciel et ces
» astres qui roulent sur ma tête, et
» dont les mouvemens sont réguliers;
» tout cela sans doute n'est qu'un
» grand corps dirigé aussi par une
» volonté supérieure et à moi et au
» soleil. D'où viennent tous ces êtres?
» D'où viens-je moi-même? C'est un
» mystère impénétrable; mais d'où que
» nous venions, mais quelque soit
» notre essence et la matière dont nous
» sommes formés, nous avons sans
» doute reçu cette forme de la même
» volonté qui nous donne le mouve-

(1) On doit observer ici, et dans tous les autres endroits où je parle de mon île, que je ne peux me servir d'un autre terme pour exprimer l'idée que j'en avais: j'ignorais ce que c'était qu'une île, et que la mienne ne fût pas toute la terre.

» ment et la vie. La forme de chaque
» être est parfaitement belle, elle
» est constante, invariable dans ces
» changemens mêmes; car ils sont tous
» marqués, gradués, et aucun n'an-
» ticipe ni ne retarde d'un dégré. Il
» faut donc que cette volonté suprême
» soit celle d'un Être infiniment puis-
» sant et infiniment sage... O grand
» Être! ce que nous sommes, le
» soleil, moi, tout ce qui existe, c'est
» donc par toi seul que nous som-
» mes : je reconnais ton pouvoir, ta
» sagesse, ta bonté : je te remercie,
» je t'adore ».

En prononçant ces mots j'avais les yeux baignés de larmes, je levais mes mains au ciel : un saint frémissement me saisit, je me prosterne le visage contre terre. (L'instinct seul apprend aux hommes cette manière si expressive de reconnaître la supériorité, la puissance).

Je reste quelque temps dans cette humble attitude ; mon cœur se livre aux sentimens les plus vifs de vénération et de respect.

Qu'on ne me demande pas comment, à peine âgé de seize ans, j'étais capable de réflexions si profondes. Mon ame, je l'ai déjà dit, conservait encore sa pureté native. Elle n'était distraite ni par la frivolité ni par le crime ; ainsi, quoique jeune et faible, elle pouvait se porter loin.

Que ce jour où la lumière éternelle, dont je n'avais vu jusques là que des rayons brisés et réfléchis, vins s'offrir à mes yeux dans toute sa splendeur, fut pour moi un heureux jour! je termine à cette belle époque l'histoire de ma vie naturelle et isolée. Je passai encore quelques années dans mon île ; chacune de ces années ne fut guères que la répétition de la première, et pourquoi ne l'aurait-

elle pas été? J'avais passé si agréablement celle-là, je l'avais passée sans m'ennuyer, et parce que je n'avais là aucun des amusemens frivoles du monde, qui produisent si naturellement l'ennui, et parce que je savais puiser mon bonheur en moi-même, et tirer de tout ce qui m'environnait un bonheur accessoire, en m'occupant, en travaillant, en secondant la nature dans tout ce qu'elle daignait faire pour moi. Il ne me manquait plus que de cesser d'être seul, car c'est un triste état et auquel la Nature ne nous a nullement destinés.

Je touche au moment du bonheur.

Au retour de chaque printems, j'allais voir ma cage, et je ne concevais pas pourquoi, étant de bois comme les arbres, elle était quarrée, et qu'ils étaient ronds;

elle était évuidée, et qu'ils étaient pleins; elle ne produisait ni feuilles ni fleurs, et qu'ils en produisaient. (Je soupçonnai que cela venait de ce qu'elle ne tenait à aucun lien, ni à la terre ni au ciel). Ennuyé de la trouver toujours stérile, je m'impatientai, je la mis en pièces à coups de coignée: elle résista peu, elle était à demi-pourrie: en la décomposant ainsi, j'apperçus les clous qui tenaient les planches assemblées, j'apperçus les deux pivots de fer sur lesquels roulait le tour. Cette cage, ma coignée et mes habits, que j'y avais dédaigneusement laissé périr, me parurent être d'une autre main que celle qui avait formé les animaux et les plantes, et bien inférieure à celle-là. Le désir me vint de chercher la cause de cette différence (1); mais où et comment la trouver?

(1). Ce n'était pas la premiere fois que ce désir m'était venu, mais il n'avait jamais été si ardent,

Agité de cette inquiétude, j'allai me promener du côté du grand rocher qui m'avait fait tant de peur, la première année de mon séjour dans l'île, lorsque plusieurs voix sorties du fond d'une grotte, m'avaient répondu *Qu'on l'laisse en r'pos*. Depuis ce temps-là j'avais soigneusement évité ce rocher et tout ce qui l'environnait. Je n'avais pas été plus curieux de voir une longue chaîne de montagnes arides qui étaient derrière ce rocher. Je m'étais accoutumé à des promenades plus agréables dans les autres parties de mon île, et j'avais pris celle-là en aversion. Je fuyais mon bonheur, mais pouvais-je le prévoir ? Enfin l'inquiétude et la curiosité me menèrent de ce côté-là.

Après que j'eus brisé ma cage, après que j'eus mis du bois sur mon feu, et que j'eus fait un grand dîner de racines, j'allai assez loin dans les montagnes, je

je tournai autour des plus escarpées. En ayant trouvé une accessible, j'y monte, et du sommet je vois, j'admire mon vaste domaine. Il s'étendait beaucoup au-delà des montagnes; la forêt près de laquelle je faisais du feu, allait s'y terminer dans une plaine vaste et fertile que la mer baignait de toutes parts. Pour voir de près et à loisir tant de belles choses, il ne me fallait guères moins qu'un jour entier; je resolus donc d'y revenir le lendemain de grand matin, et d'y porter des provisions. J'admirai encore pendant deux ou trois heures la magnifique perspective, étendue, distribuée autour de ma montagne, mais comme je n'osais passer la nuit dans la région inconnue où je me trouvais, je regagnai mon feu et ma grotte dès que je vis le soleil baisser.

Quelque chose manquait à mon bonheur: je n'avais vu ce jour-là ni mes

faons, ni mes biches (1); je doublai le pas pour les aller chercher. Combien de fois on croit aller à son but, et qu'on y tourne le dos! mes biches et leurs faons étaient dans les montagnes, ils me suivaient: ils me joignent, nous nous faisons mille caresses: je retourne à ma grotte, je mange et je me couche. Je passe presque toute la nuit dans une agitation délicieuse auprès de quoi le repos ne me paraissait qu'un état d'anéantissement. Je me lève long-temps avant l'aube du jour, (il faisait clair de lune) je mets du bois sur mon feu; je prends mon trousseau, c'est-à-dire une botte de racines, et je pars sans

(1) Depuis cinq ans que j'étais dans mon île, la lignée de ma biche, et d'une autre que j'avais trouvée l'année suivante, était fort augmentée. J'apprivoisais les nouveaux individus de ce petit troupeau à mesure qu'ils naissaient; j'avais alors plusieurs biches, plusieurs cerfs et plusieurs faons.

mon chien, que par mégarde j'avais laissé dans ma caverne, et qui n'avait pas cherché à me suivre, parce que comme il n'était pas encore jour, il croyait que j'allais rentrer.

Je marche très-vîte pendant environ une heure, j'arrive sur la montagne où j'avais été la veille. Mes yeux aidés de la faible lumière de la lune qui s'éteint, et de l'aurore qui commence à paraître, découvrent du côté où j'allais, plusieurs animaux, les uns grands les autres de moyenne taille, qui jouaient, qui folâtraient, et par intervalles broutaient l'herbe nouvelle. Je ne doute pas que ce ne soit mes compagnons, mes amis. J'y cours (1),

(1) Comme je n'avais jamais vu personne, personne n'avait eu la sottise de me faire accroire qu'il fut dangereux de courir, que cela échauffait trop, et je courais souvent et volontiers et je courais vîte.

j'avais hâte d'arriver : le desir de les voir et de jouer avec eux augmente mon impatience : je fends l'air, et je laisse à peine sur la terre l'empreinte de mes pas.

Cependant je vois de loin mon troupeau qui se disperse : un seul faon et sa mère prennent la route que je devais tenir, ils n'allaient pas vîte; je les suis, et nous arrivons ensemble à la lisière de la forêt où commençait la plaine. Je ne reçois de mon faon que quelques caresses assez froides; il me paraît occupé d'autre chose que de moi; il s'échappe de mes main, il entre dans la forêt, j'y entre après lui.

Les premiers feux du soleil commençaient à sortir de dessous le voile de l'aurore: je ne croyais pas que ce spectacle dût jamais me paraître plus ravissant qu'il ne me le paraissait tous les jours, il allait cependant acquérir à mes yeux de nouveaux charmes.

Je tombe dans un piege heureux.

CE qui venait d'attirer mon faon, c'était une botte d'herbes aromatiques, au-dessus de laquelle était tendu un grand filet. Nous passons tous deux sous ce filet. Il mange sans penser à autre chose; moi je regarde ces mailles si artistement rangés sur ma tête et autour de moi, je cherche à expliquer ce phénomène: le faon remue l'herbe, touche un bâton qui soutenait ce frêle édifice, le filet tombe, nous sommes pris. Je ne voyais pas qu'il y eut là dequoi nous effrayer, j'étais seulement un peu inquiet du bruit d'une sonnette que le filet tira en tombant.... Non, non, je n'avais rien à craindre..... De quel bonheur au contraire j'allais jouir!.... J'entends marcher, je regarde.... Je

vois cet être si aimable, si gracieux, qu'un songe m'avait offert dès les premiers jours de mon arrivée dans l'île, et après lequel je n'avais cessé de soupirer depuis ce moment-là.

Sa beauté m'enchante, je perds l'usage de tous mes sens; je crois que j'aurais perdu la vie même, si le bisarre assemblage de ses habits n'eut modéré mon admiration et mes transports. Je fais un élan pour me dégager, pour voler dans ses bras; je lui tends les miens sans avoir la force de prononcer même les seuls mots que je savais, et qui me revenaient toujours dans les grandes occasions.

Julie s'arrête, elle pleure, puis se tournant du côté d'où elle est venue, elle fait un signe empressé et se tourne encore vers moi.... Le feu de ses yeux embrasait mon ame. Je luttais de toute ma force contre le fatal obstacle qui

me séparait d'elle; je la voyais combattue, et par le desir de venir à mon secours, et par la crainte de ce qui en arriverait. Elle avance, elle recule.

Un vieillard (c'était son père) accourt, il vient à elle en halletant. Il me regarde, il voit les efforts que je fais; il craint pour elle et pour lui-même; il l'embrasse lui parle avec action, et l'envoie dans sa cabane. Je pleure, je me prosterne devant le vieillard; je lui tends des mains suppliantes; la douleur m'avait ôté la parole, et la parole m'est rendue par l'excès même de la douleur; je lui crie d'une voix étouffée de soupirs, *Qu'on l'laisse en r'pos*, et c'était tout cela pour lui demander *Julie*.

Elle revient le moment d'après portant deux épées nues; elle en donne une au vieillard et garde l'autre, dont elle laisse négligemment tomber la pointe. Tous deux s'approchent du fil

elle tire une petite corde, il s'ouvre, je sors avec le faon. Il s'éloigne, je reste : je lis dans les yeux de *Julie* qu'elle serait fachée que je le suivisse ; je ne vois rien de décidé dans ceux de son père ; il semble qu'il le souhaite et le craigne : il me menace de son épée, si j'avance vers lui ; ce n'était pas non plus ce que je voulais : je regarde *Julie*, je m'approche d'elle avec cette vive ardeur dont l'instinct seul est capable, elle veut se défendre, elle lève son épée qui dans ce moment-là lui paraît bien pesante : elle me fait une légère blessure à la cuisse ; en même temps le vieillard, qui me ménageait moins, me porte la sienne dans l'épaule, et heureusement ne fait que m'effleurer. Je me laisse tomber sur le côté, je demande par des sons plaintifs, par des gestes attendrissants, de quel crime on me punit ; je me prosterne de nouveau aux

genoux du vieillard, mon cœur me dit que c'est à lui seul que je dois demander grâce; je lui fait voir mon sang qu'il vient de répandre, se mêlant sur mon sein aux larmes qui coulent de mes yeux. Je ne reproche rien à *Julie*; je la regarde tendrement: elle se jette avec moi aux genoux de son père et le désarme. Il va couper le cordon du filet d'où je sors, il vient me prendre les mains, il me les lie; je ne fais aucune résistance; je vois dans ses yeux qu'il ne veut pas me nuire, mais seulement se mettre en sûreté. (Un homme naturel ne se trompe guère sur ce que disent les yeux).

Après cette sage précaution, le vieillard alla chercher des simples propres à guérir mes blessures, et *Julie* se disposait à y mettre l'appareil; elle commença par celle de l'épaule; elle y porta ses mains pour étancher le sang... J'éprouve au-

sitôt après une sensation plus douce encore, un frémissement délicieux..... *Julie* me l'a avoué depuis, c'était un baiser de sa bouche.

Je regardais *Julie*, je pleurais; j'avais saisi une de ces mains que je couvrais de baisers : je ne pouvais, étant lié, la tenir que faiblement, elle me l'eût arrachée sans peine; mais peut-on, dans une île déserte, résister à l'amour ?

Le vieillard apporta une plante qu'il avait trouvée à quelques pas de nous. Sa fille lui montra comme je tenais sa main; il en parut touché; il lui dit deux mots, elle me l'ôtat, et en me lançant un regard tendre, elle me parut vouloir aller vers la cabane. Je jettai un cri si perçant qu'elle se retourna : je menaçai de rompre mes liens, et de la suivre où elle irait, puisque j'avais encore les pieds libres. Je la vis supplier son père, embrasser ses genoux. Il alla lui-même où

il l'envoyait : il nous laissa, et je fis à ma chère *Julie* mille caresses, que je lui aurais faites avec la même ingénuité en présence de son pere. Il revint bientôt ; il apporta une jatte de faïance pleine d'eau pur laver mes plaies, et du linge pour les bander. Si javais pu être occupé de quelque autre objet que de celui qui remplissait toute mon ame, j'aurais été plus sensible aux tendres soins d'*Euphémon*, j'aurais aussi regardé avec attention le vase de faïance ; mais je ne voyais que *Julie*. Mon amour pour elle devenait extrême. C'est un malheur que d'avoir passé toute sa jeunesse sans voir de femmes : il en coûte la liberté et la raison quand on en voit une.

Je vais visiter un attelier des arts.

LORSQUE l'appareil fut mis sur mes plaies, on voulut me mener à la cabane ; il était bien aisé de m'y faire aller; *Julie* n'avait qu'à en prendre le chemin; elle le prit, je la suivis; et son pere marcha derrière moi. Par un de ses aimables caprices, si ordinaires aux femmes, elle sourit en se tournant vers moi, et puis courut quelques pas, toujours en riant, et en regardant si je la suivais. Avait-elle besoin de cette expérience pour s'assurer de moi ? Ignorait-elle que le fer ne quitte pas l'aimant? Elle me marqua par un nouveau sourire que mon attachement lui plaisait, et ce sourire fut pour mon ame, ce que les premiers rayons du matin sont pour les fleurs.

Après

Après un demi-quart d'heure de marche, nous arrivons au coude que formait la forêt. Rien encore n'annonçait une habitation construite par la main des arts. *Euphémon* avait eu la prudence de la cacher, on est pas toujours en sûreté, même dans une île déserte. *Julie* entre dans la forêt sans y suivre aucun chemin tracé. (Il n'y en avait point, et il ne fallait pas non plus qu'il y en eût) Nous y étions enfoncés d'environ une portée de fusil, lorsqu'elle passa, en se baissant, sous quelques buissons qui ne laissaient entre eux qu'une étroite ouverture. J'y passe après elle; un petit treillis s'ouvre, et nous voilà dans une enceinte assez vaste, dont le contour exactement garni de buissons, de ronces et d'arbustes, empêchait que l'on n'y pût rien soupçonner. Au milieu de cette enceinte était la charmante cabane de mes hôtes. Elle ne cédait à celle de *Philemon* et de *Baucis*,

qu'en ce que l'amour ne l'avait jamais habitée ; mais il y entrait avec *Julie* et moi.

Sur un riche tapis de verdure émaillé de fleurs, bondissait un petit troupeau de chévres, de moutons et de chiens : car les chiens (il y en avait trois) jouaient pêle-mêle avec les moutons et les chèvres (1) *Euphémon* n'avait à craindre, ni que ces animaux s'échapassent, (il avait bordé de palissades l'intérieur de sa prairie) ni que par leurs cris ils décélassent sa demeure. Ses chiens étaient doux, jamais ils n'aboyaient, ils ne le firent pas même à mon arrivé. Ses agneaux et ses chevreaux, toujours bien nourris, toujours près de leurs mères, ne bê-

(1) *Euphémon* avait une autre ménagerie, composée de poules, de perdrix & de faisans : mais comme ces oiseaux font beaucoup de bruit, il les tenait très-loin de sa maison, et il n'y allait qu'avec les précautions que je dirai bientôt.

laient pas souvent, et d'ailleurs les broussailles épaisses dont cette enceinte était environnée, ne permettaient pas qu'on les entendit de dehors.

Nous étions à peine arrivés, qu'on entendit un chien qui aboyait à la porte. *Julie* et son père en parurent allarmés. Je sauta id'aise, parce que je reconnus que c'était le mien. On douta de ce que ce pouvait être, on m'y mena, après avoir été observer du haut d'un arbre dont je parlerai bientôt, s'il n'y avait pas d'ennemis à craindre, on ouvrit, et mon chien vint me faire mille caresses et à mes hôtes.

La maison d'*Euphémon*, consistait en trois grandes pièces de plain-pied. Il avait été bien élevé ; il me l'a dit depuis que je suis capable de l'entendre ; on lui avait appris en l'amusant, tous les arts utiles, c'est-à-dire, tous les arts par lesquels on peut et servir effica-

cement les hommes, et se bien servir d'eux, et se servir soi-même, quand on est privé de leur secours. Voilà ce qu'on peut appeler une vraiment bonne éducation. Sa maison était d'argile; elle n'avait que dix pieds de haut. Le toît qui la couvrait était de planches, et faisait un angle fort-obscur. Il ne fallait pas que cette maison s'élevât au-dessus des plus petits arbres d'alentour. Heureux l'homme que son intérêt et sa sûreté obligent à éviter le faste! Que le réduit d'*Euphémon* me parut beau! Il était blanchi en dehors et en dedans; il était vitré: j'y voyais deux lits, des tables, des chaises, quelques vases, d'autres petits meubles qui me paraissaient d'autant plus admirables, que j'ignorais à quoi ils pouvaient servir. Ajoutez que *Julie* demeurait dans cette cabane, et concevez, s'il est possible, quel magnifique palais ce devait être pour moi.

Il y manquait à mon gré quelque chose d'aussi nécessaire que beau, je ne l'avais pas vu dans cette maison, et je l'avais inutilement cherché tout à l'entour ; c'était du feu. J'apperçus des cendres dans une cheminée et n'ayant pas les mains libres, j'allais les remuer légèrement avec mon pied ; *Julie* m'arrêta, elle craignait que je me brûlasse ; elle écarta la cendre avec les pincettes, et ne me parut nullement fâchée de n'y pas trouver de feu. Elle vit que je l'étais beaucoup plus qu'elle, et pour calmer mon inquiétude elle s'arma d'un pistolet, dans le bassinet duquel étaient une amorce et une mêche soufrée. Elle lâcha le chien, je vis tout d'un coup de la fumée ; une belle flamme bleue, l'odeur désagréable du soufre me fit d'abord secouer la tête : mais je me consolai bien vîte. Pouvais-je payer trop cher le plaisir de voir du feu, et de le

voir sortir des mains de *Julie* ! Elle alluma des branches sèches, mais ne songea pas à préparer le dîner : l'heure en était néanmoins passée. Je l'occupais beaucoup et j'occupais aussi son père, quoique d'une maniere différente. Ils se regardaient, se parlaient, et ne savaient que penser de moi. Ils virent que je connaissais le feu, mais que je ne connaissais que cela. J'ouvrais sur tout le reste de grands yeux, qui voient tout pour la première fois. Ils me prirent pour un sauvage. Mais comment étais-je dans cette isle ? Y étais-je né ? M'y avait-on apporté ? Y vivais-je seul ? Comment tirer de moi quelques réponses à toutes ces questions ? L'avis de *Julie* (on le croira aisement) fut, pour m'inspirer plus de confiance, de me rendre la liberté des mains. Son père y consent, il lui accorde ma grace, lui laisse le plaisir de me délier. Je n'avais senti

que faiblement la gêne d'être ainsi garroté ; je regardais ce mal comme nécessaire ; je ne m'en appercevais même que dans les momens où j'aurais voulu embrasser *Julie*, mais aussi me paraissait-il alors insupportable.

Elle et son père parlaient français ; elle me dit, en brisant mes nœuds, ces mots qu'elle m'a répétés dans la suite : » mon ami, te souviendras-tu toujours » de ce que je fais pour toi ? m'aimeras-» tu toujours » ? Je lui répondis tendrement deux ou trois fois : *Qu'on l'laisse en r'pos*, qui les firent beaucoup rire son père et elle, et je me mis à leur unisson.

Le premier usage que je fis de mes bras, fut de la presser contre mon sein. Cette délicieuse communication me parut être la volupté suprême.

Euphémon ne voulait pas que je pusse abuser de ma liberté ; il vient me lier les jambes, mais de manière que si je

ne pouvais pas courir, je pouvois du moins marcher. Ravi d'avoir recouvré l'usage de mes mains, je prends *Julie*, je la mène par la chambre, je déplace tout ce qui est à ma portée, je veux le lui donner. Arrivé au pistolet, je m'y arrête long-tems, je le tourne de mille manieres ; je le secoue, je l'agite, je souffle dessus, je veux allumer du feu.... Je ne grossirai point ces mémoires de tous les petits détails que le lecteur supplée aisément ; je passe à quelques autres qui intéresseront davantage les ames sensibles.

J'épouse Julie.

IL y avait près de huit jours que je vivais avec mes chers hôtes ; ma candeur, mon innocence me faisaient aimer d'eux. *Euphémon* venait de couper lui-même et de mettre au feu les liens de mes jambes. Il les y jeta d'un air d'in-

dignation, qui m'annonçait qu'il ne me les avait laissés si long-tems que parce qu'il y était obligé pour s'assurer de moi, pour ne me pas perdre. Il m'embrassa en pleurant. *Julie* se joignait à nous; ç'eût été un spectacle bien touchant que de voir nos caresses mutuelles. Je leur exprimais, en les pressant tous deux contre ma poitrine, que j'étais à eux pour la vie, et qu'eux seuls feraient désormais mon bonheur.

Déjà mes plaies étaient guéries, parce qu'un homme qui ne se nourrit que de végétaux, qui est sobre, qui court, qui travaille, qui se couche de bonne heure et qui se leve de même (1), se

(1) Un homme qui se leve matin a la chair plus saine qu'un homme qui se leve tard... Les beaux esprits ne le croiront pas, mais les sauvages et les autres gens qui se levent matin le sentent bien, et un des plus grands medecins de l'Europe, M. *Tissot*, le prouve. Ce qu'il dit là-dessus je l'ai employé dans le cours d'histoire naturelle, *tome* VI, *page* 159.

guérit aisément. Mais la blessure qu'amour avait fait à mon cœur devenait dangeureuse : je maigrissais, je ne mangeais plus ; mes yeux, mes joues se cavaient, un feu dévorant circulait dans mes veines.

Julie n'était ni moins changée, ni moins malheureuse que moi : elle se jette aux jenoux de son père, lui représente ce que nous souffrons elle et moi, quoiqu'aucun obstacle raisonnable ne s'oppose à notre bonheur..... Je sens ce qu'elle lui dit, ce qu'elle lui demande, je me jette aussi à ses pieds, nous pleurons tous trois, il me donne la main de *Julie* et laisse tomber sur nous des regards si tendres, si paternels !

Dès ce moment je vis mon bonheur dans les yeux de *Julie*. L'amour et tous ses feux y étaient rassemblés : il n'en fallait pas tant pour m'enflammer. Je conjurai le vieillard de nous laisser ; je sentais

que l'amour se plaît sous les aîles de la décence et du mystère. *Julie* arrête *Euphémon* et me fait entendre par un baiser plein d'ardeur, mais accompagné d'un soupir, que si l'amour la pressait autant que moi, une force supérieure à celle de l'amour, l'arrêtait..... J'ignorais alors que l'imagination fût plus forte que le cœur. Je rêvai tristement, et je me dis à moi-même, est-il donc quelque loi qui parle plus haut que celle de la Nature? Oui sans donte, et il faut même que cette loi soit juste, puisque *Julie* s'y soumet. Elle est juste, elle ne peut donc s'opposer long-tems à celle de la Nature, et *Julie* ne tardera pas à combler mes vœux. Encouragé par cette réflexion, je lui rendis son baiser, je lui rendis son soupir, je la regardai tendrement; et *Euphémon* après avoir répondu en peu de mots aux vaines objections qu'elle lui faisait encore sur l'irrégularité de notre mariage, com-

me elle me l'a avoué depuis que je peux l'entendre, sortit sans qu'elle s'y opposât davantage.

Nœud sacré de la Nature, tu nous unis en ce moment ! La pudeur et la délicatesse, compagnes inséparables de la vraie volupté, rendirent nos plaisirs plus piquans et plus vifs. L'amour et la vertu scellèrent notre union. Rien encore n'a pu rompre un sceau si respectable, si auguste. Puissions-nous, ma chère *Julie*, puissions-nous mourir ensemble, n'être pas même séparés dans le tombeau, et servir de modèle à tous les époux heureux!

Je ne sais quel intérêt peuvent avoir quelques grands naturalistes à augmenter notre dépravation et nos malheurs, en prétendant que l'amour physique soit le seul raisonnable. Quel bien trouvent-ils donc pour nous à nous avilir ? Ce serait une vérité aussi funeste qu'inutile qu'ils nous apprendraient-là. Mais je suis per-

suadé que ce n'en est pas une, et qu'au contraire les charmes de l'amour moral ont pour notre cœur une existence aussi certaine, que les lumières des sciences en ont une pour notre esprit.

Le front orné d'une rougeur modeste, les yeux brillans d'une joie pure, que la conscience de la vertu peut seule allarmer, nous allons joindre *Euphémon*. Il partage notre bonheur, il voit renaître en nous l'espoir de sa postérité. Nous devenons la consolation de sa vieillesse. Cette île n'est plus pour lui une île déserte, où il périra avec sa fille; c'est au contraire une retraite délicieuse, où il croit déjà voir pulluler et vivre en paix la longue suite de ses petits-neveux.

En même tems que la possession de *Julie* me tranquillisait, elle me rendait plus docile. *Euphémon* résolut de m'apprendre sa langue; c'est-à-dire, le français; mais il se fut donné, pour y par-

venir, beaucoup de peine en pure perte, si le besoin et peut-être plus encore l'amour, ne m'avaient enfin persuadé de profiter de ses leçons. Il appelait quelquefois sa fille, (1) et dès qu'il avait prononcé le mot de *Julie*, elle répondait *me voici*. Ces nouveaux sons me parurent si doux qu'ils me firent presqu'oublier *qu'on l'laisse en r'pos*. A tous momens je disais d'une voix mâle, *Julie*, et je répondais en l'élevant et en l'adoucissant, *me voici*. Cela amusait ma jeune épouse (2) et son père. Je riais de les voir rire.

Un jour, après que nous eûmes dîné, *Julie* se mit en tête de faire avec moi le petit dialogue que l'on va voir. Plût à

(1) Il avait l'attention de ne la pas appeler de trop loin, de ne pas crier trop haut, ni elle non plus. Il fallait qu'ils fussent toujours sur leurs gardes : ils étaient encore plus inquiets depuis qu'ils m'avaient trouvé : je pouvais n'être pas seul.

(2) Elle avait 13 ans, son père 60, j'en avais 20

dieu que les amans n'en eussent jamais d'autres ! cela vaudrait mieux que toutes les fadeurs qu'ils se disent. Elle me prend la main, la baise et me dit d'un ton qui imitait celui de son père, *Julie, je t'aime*; je répète aussitôt, *Julie, je t'aime, je t'aime*; elle met sa main sur ma bouche, et me dit de sa voix ordinaire, *Ariste*, (1) *je t'aime* ; elle ajoute en grossissant la voix et en m'interrogeant : *m'aimes - tu beaucoup ?* Elle ôte sa main de dessus mes lèvres ; je répète du même ton, *m'aimes-tu beaucoup* ? Elle répond en m'empêchant encore de parler, *oui, mon ami, oui, beaucoup, et toi* ? puis reprenant un ton mâle, et me rendant la liberté, *oh beaucoup ! beaucoup !* et je répète, *oh beaucoup ! beaucoup !*

(1) Son père avait voulu qu'elle me donnât ce nom, qui signifie bien instruit, parce que j'avais reçu une bonne éducation, parce que la Nature seule avait été mon institutrice.

En trois leçons qui ne durèrent ensemble qu'un quart-d'heure, j'appris ce dialogue avec les tendres inflexions qui doivent l'accompagner. Je payai ma maîtresse de langue de plus de baisers que je n'avais prononcé de lettres; et en bonne justice ce n'était pas encore assez la payer. Cependant elle me les rendit tous, comme s'ils ne lui avaient pas été dûs. Que le commerce de l'amour est beau! Qu'il est généreux!

J'avais appris volontiers cette petite conversation, j'apprenais de même quelques autres mots qui m'amusaient; mais j'étais assez peu curieux de savoir faire de longs discours, tels qu'en faisaient souvent *Euphémon* et *Julie*, que je prenais grand plaisir à interrompre par des *je t'aime beaucoup, oh beaucoup!* et d'autres semblables propos.

Je me détermine à acquérir une science dont je sens l'utilité.

IL n'en est pas des adultes comme des enfans ; ils ne veulent pas se donner de peine sans avoir quelque motif, et je ne voyais rien qui m'engageât à coudre ainsi les uns à la suite des autres, des sons modifiés, articulés de telle ou telle manière.

Euphémon, en me donnant du pain et en m'en coupant, (car j'avais peur du fer, depuis la scène des deux épées) me disait, me répétait *pain*. Je regardais *Euphémon*, et je riais ; je trouvais ridicule qu'en me présentant cette chose il y joignit, comme nécessaire, un cri dont l'effet ne pouvait être de rendre cette chose plus agréable ou plus nourrissante, et qui dès-lors me paraissait fort

inutile. J'avais beau me fâcher, il ne changeait point de méthode, et lorsque je lui montrais du pain, et que je lui fesais signe qu'il m'en donnât, il me répétait plusieurs fois et voulait me faire répéter *pain*; *Julie* s'en mêlait aussi, et quelquefois par respect pour l'un, et par amour pour l'autre, je disais leur mot; mais avec tant de nonchalance, que cela signifiait *eh bien*, pain, *si vous voulez*. Je ne tardai pas à comprendre qu'ils avaient raison de le vouloir. Un jour ils cachèrent ce qui leur en restait, et me laissèrent jeûner. J'ouvris l'armoire, je cherchai, je leur fis des signes qu'ils firent semblant de ne pas entendre. Je m'impatientai. Peut-être, me disais-je en mon langage intérieur, peut-être faut-il, pour qu'ils conçoivent ce que je leur demande, que je leur répète leur cri. Je prononçai en colère *pain*, c'était ce qu'ils attendaient: ils se hâtèrent de

m'en apporter; je vis alors très-bien que des sons articulés, quand même ils seraient inutiles, lorsque les objets désignés sont présens, deviennent nécessaires, lorsque ces mêmes objets ne sont plus sous nos yeux; (1) je formai la résolution d'apprendre à parler. La vivacité, l'air d'intérêt que je voyais dans les conversations d'*Euphémon* et de *Julie*, augmentaient aussi l'envie que je commençais aussi à avoir de les enten-

(1) Quand *Julie* ou moi, appelions *Euphémon*, il répondait et venait. Quand *Euphémon* ou moi appelions *Julie*, elle répondait et venait aussi. Moi même, quand j'entendais prononcer le nom d'*Ariste*, je venais; et dès que *Julie* ou *Euphémon* prononçaient mon nom, soit qu'ils voulussent m'avertir qu'ils m'allaient faire quelques signes, soit qu'ils parlassent seulement de moi, je répondais aussi-tôt me voici. Je commençai encore à conclure de tout cela, et de ce qu'*Euphémon* et *Julie* s'entendaient sans se faire des signes, que la parole était d'un grand usage.

dre et de parler comme eux. Je résolus dès ce moment de les écouter avec attention ; ce que je n'avais jamais fait encore et pour leur exprimer cette résolution ; je répétais plusieurs fois d'un air réfléchi *pain*, et en disant cela, je leur montrais le pain.

Plaisirs champêtres.

NOUS nous promenions tous les jours dans nos petits, mais paisibles états ; on m'avait déjà mené à la ménagerie des volatilles ; elle était composée de poules, de perdrix, de pigeons, de tourterelles et de faisans ; ces oiseaux n'étaient ni enfermés, ni retenus ; leur ménagerie n'était qu'une grande pièce de verdure, autour de laquelle ils fesaient leurs nids ; les uns dans les broussailles, les autres sur des arbres, et venaient

à ce rendèz-vous, lorsqu'on les y appelait pour leur jeter quelques grains.

Euphémon et *Julie* les avaient apprivoisés de race en race depuis deux ans qu'ils étaient dans cette île (1). Je les allais visiter tous les jours, et *Julie* ne manquait pas de m'y accompagner; c'était un de nos plus doux amusemens; mais jamais nous n'allions ni là ni ailleurs, sans avoir monté l'un ou l'autre sur un grand arbre mort, dans le tronc duquel *Euphémon* avait construit un escalier tournant qui menait au sommet. De là, comme d'un observatoire, on voyait toute l'île, excepté la partie qui était cachée par les montagnes; (c'était celle que j'avais habitée) ainsi, avant de sortir de l'enclos de la maison où cet arbre était compris, on s'assurait, au-

(1) Ils n'avaient amené du vaisseau, d'où ils étaient descendus, que les poules et les pigeons; ils avaient trouvé dans l'île les autres.

tant qu'il était possible, si on n'avait rien à craindre.

Un jour que nous nous promenions avec *Euphémon*, (car le bon vieillard, loin d'effaroucher les plaisirs, les appelait auprès de nous) *Julie* dirigea nos pas vers un petit rocher qu'elle connaissait; quand nous fûmes bien près du rocher, elle dit à demi-voix, *Ariste, je t'aime.* Piqué de ce qu'elle changeait l'ordre de notre dialogue, ce qu'elle n'avait pas coutume de faire, je lui donnai à peine le tems de finir, et je criai bien plus fort qu'elle, *Julie, je t'aime.* Une voix semblable à la mienne répète distinctement, *Julie, je t'aime.* Alors je regarde, je cours quelques pas, et je ne vois rien. J'ajoute avec transport, et presque sans savoir ce que je disais, *oh! beaucoup, beaucoup*; la même voix le répète: j'éprouve alors le premier, le plus grand malheur d'un

amour trop tendre, la jalousie. Sans savoir s'il y a d'autres hommes qu'*Euphémon* et moi, je veux poursuivre celui qui a la témérité de répéter mes paroles ; *Julie* me retient en criant, et pour m'appaiser crie encore, *Ariste*, *je t'aime* : une voix de femme, que je n'avais pas eu le tems d'entendre la première fois, crie après elle, *Ariste*, *je t'aime*. A ces mots, mon indignation redouble, je suis presqu'aussi furieux qu'une autre femme que *Julie* ose me parler, que je le suis qu'un autre homme que moi ose parler à *Julie*..... Elle me caresse et me conduit en silence au pied du rocher, m'y fait entrer dans une grotte ; nous la parcourons ensemble, nous n'y voyons personne. *Julie* dit quelques mots qui retentissent dans tous les angles, dans toutes les cavités de la grotte, et se répètent dans quelques-uns. Je vis alors ce que c'était l'écho ; je vis que

les monstres nocturnes qui m'avaient fait tant de peur quelques années auparavant, et que les monstres imaginaires qui venaient de me causer tant de fureur et de jalousie, n'étaient que de l'air modifié répercuté, et je fus tranquille.

Je me prosterne et j'adore Dieu.

EUPHEMON *et Julie* me voyaient avec un plaisir bien délicat, bien digne d'aussi belles ames, tantôt lever les mains vers Dieu, tantôt me prosterner, l'adorer, et en lui montrant ces deux autres moi-même, le remercier de ce que je les avais trouvés; une chose seulement les inquiétait; je cherchais toujours le soleil, ils ne craignaient que ce ne fut à lui seul que j'adressasse mes hommages; ils affectaient de lui tourner le dos, en priant, pour voir ce que j'en penserais; je n'étais pas content, et je ne

ne les imitais pas. Enfin le bon *Euphémon*, qui jusque-là n'avait pas encore osé me parler de Dieu, et ne m'avait fait voir (en le nommant) que les êtres qui frappaient mes yeux, tels que le ciel, le soleil, la terre, la mer, etc., me conduisit sur un rocher fort élevé. Là, d'une de ses tremblantes mains, il prend une des miennes, il la sert fortement, il me jette un regard tendre, il verse des larmes, il lève au Ciel la main qui lui restait libre, et d'un ton qu'il n'est pas possible d'exprimer, mais qui se fait bien entendre au cœur, il me dit : DIEU! .. Je me sens pénétré de respect, je regarde *Euphémon*, ses larmes font couler les miennes, je rêve un moment, je demeure immobile..... Ce n'est point le ciel qu'il me nomme, et cependant je ne vois que le ciel; il me nomme donc le grand Etre qui est au-dessus du ciel même, le grand-Etre que j'adore.... oui

c'est lui, je viens de lire son nom dans l'ame de mon père, tandis que sa bouche le prononçait, et après ce monologue intérieur, je saisis avec un saint transport *Euphémon* et *Julie*, et je leur dis, en leur montrant les êtres que je nomme, *Euphémon*... *Julie*... *Ariste*... mer... terre... arbres... rochers... ciel... soleil... Dieu... Cette profession de foi était claire; ils la comprirent sans peine. Nous nous prosternâmes ensemble du côté opposé au soleil. Quand nous fûmes relevés, j'eus envie de prendre plusieurs pierres et de les mettre l'une sur l'autre, pour qu'elles fussent désormais à nos yeux le monument de notre premiere adoration; mais tout considéré, il me sembla que ce monument devait être le rocher lui-même et tout ce qui l'environnait. *Euphémon* nous prit les mains à *Julie* et à moi, nous retournâmes en bénissant Dieu, vers notre heureuse et chaste demeure.

Scène attendrissante produite par un tableau.

EUPHÉMON et *Julie* étaient nés en France : ils étaient catholiques romains, et s'unissaient d'intention aux prières et aux cérémonies de l'église Ils avaient un calendrier perpétuel qui leur marquait toutes les fêtes et ils les observaient réligieusement. J'en étais touché, je les imitais, je tâchais de pénétrer dans leur ame ; j'étais, pour ainsi dire, déjà chrétien. Quelquefois *Euphémon* me montrait, ou des images (1), ou

(1) Aux premiers tableaux et au premier miroir qu'ils m'avaient montrés, j'avais fait toutes les singeries d'*Arlequin sauvage*, qui depuis peu m'a fait répandre des larmes pleines de douceur. Je m'étais enfin accoutumé à voir ces objets ; j'avais reconnu tout d'abord *Julie* dans son portrait en grand, mais je n'avais pas reconnu *Euphémon* dans le sien : il était en miniature.

un crucifix. Il s'attendrissait, sur-tout en me montrant le crucifix, mais cette figure était d'argent, je ne voyais, ni chair sanglante, ni meurtrissures, ni aucune marque de douleur, cela me faisait peu d'impression : ce qui m'en fit une bien vive et bien profonde, ce fut une sainte face, peinte au naturel..... Une tête ensanglantée, livide, mourante, un front plein de candeur et de majesté, un visage plein de douceur, une bouche entr'ouverte d'où l'on voyait s'exhaler le dernier soufle de la vie, des yeux qui, avant de se fermer, semblaient vouloir encore me jetter un regard paternel... Je fonds en larmes, et tel qu'un enfant qui, à la vue d'un objet qui l'afflige, se cache dans le sein de sa mère, je me précipite sur le sein de *Julie*; puis arrachant le linge qui le couvre, et séduit par la magie de l'art, je veux

essuyer le sang (1)... Mon erreur se dissipe, mais ma compassion, ma douleur ne diminuent pas. *Euphémon* et *Julie*, ravis de ce spectacle, pleurent aussi; nous mêlons nos larmes, et elles ne cessent de couler que long-tems après qu'on m'a ôté ce divin tableau.

J'éprouve un nouveau plaisir.

Depuis plus de deux mois, j'avais le bonheur de vivre avec *Euphémon* et sa fille: je jouissais de tous les vrais plaisirs de la société. Je n'ai encore rien

(1) La mort de *César*, la tête de *Cicéron* exposée sur la tribune aux harangues, ou quelqu'autre tableau semblable, m'aurait fait la même impression; car j'ignorais alors l'histoire du tableau que je voyais. Quelle impression plus profonde encore ne m'aurait-il pas fait, si j'en avais su l'histoire!

dit d'un des plus piquans, la musique. *Euphémon* jouait de la flûte (1). *Julie* chantait (2). Ils firent ensemble un concert le jour de mon arrivée avec eux.... Il y avait deux ans qu'ils vivaient loin de tout objet de distraction ; ils avaient du goût, des talens ; leurs ames étaient pures et par conséquent sensibles. Réunissez tout cela, et jugez de quelle force, de quelle beauté devait être leur musique : souvenez-vous aussi que je n'ai jamais entendu ni instrument, ni voix, que celle que je vais entendre est charmante, et que c'est celle d'une femme

(1) Il s'en était trouvé une parmi les chose qu'on lui avait laissées, et il bénissait la fortune de lui avoir procuré cet amusement.

(2) Si un naufrage avait jeté dans cette île *Julie* et son père, ils n'auraient sans doute pas eu des instrumens de musique et des tableaux, et beaucoup d'autres choses aussi peu nécessaires ; mais tout cela ne paraîtra plus impossible, quand on saura comment ils y sont venus.

que j'adore... Elle débuta par ces mots si dignes de David et de Dieu même ; *les cieux instruisent la terre*, etc. (1)... Je la regardais, je l'écoutais, j'allais mourir, si ses regards avaient cessé de porter dans mon cœur le feu de la vie.

Ses accens me parurent toujours également doux, également tendres, mais peu-à-peu leurs charmes cessèrent de me causer des extases qui m'ôtaient la faculté d'en jouir. Si tous mes nerfs, si tous les ressorts de mon ame ne s'étaient tendus, ne s'étaient mis peu-à-peu à l'unisson de cette voix et de l'instrument qui l'accompagnait, je n'aurais pu survivre à quelques morceaux sublimes où elle se surpassa. Après cette

(1) Elle en avait composé la musique depuis qu'elle était dans cette île, depuis que son ame s'était élevée, depuis qu'éloignée du tumulte du monde, elle avait acquis des idées plus nettes, des affections plus pures.

ode, après cette musique faite pour retentir dans les voûtes éternelles, *Julie* voulant me rendre moins prompt et moins sensible le passage du ciel à la terre, m'y ramena par cette belle cantatille des FÊTES CHAMPÊTRES,

Que j'aime à vous revoir, agréables retraites, etc.

Je fus fort en peine, dès ce premier concert, d'apprendre quel rapport il pouvait y avoir entre de petits points noirs gravés sur du papier blanc, et les sons que j'entendais. J'exprimai, comme je pus, mon inquiétude à *Julie*, qui n'eut pas de peine à le deviner. En chantant des notes qu'elle touchait avec la pointe d'une aiguille, elle me faisait sentir que la voix se haussait et se baissait selon la position des notes. Elle me continua de jour en jour ses leçons : elles me plurent beaucoup ; j'avais de la voix et des dispositions, et j'avais pour maître l'amour même. Je sus la musique

bien plutôt que je ne sus le français : aussi la musique est-elle, après les regards et les soupirs, la plus vive expression du sentiment ; et par conséquent ce qu'une ame encore neuve apprend avec plus de plaisir. Ajoutez que les regles en sont bien plus simples et plus précises que celle d'une langue quelconque.

Un jour qu'*Euphémon* et *Julie* venaient de finir leur concert à huis clos, (ils avaient toujours l'attention nécessaire d'éviter le bruit), nous allâmes sur le rocher de Dieu, (c'est ainsi que nous nommions celui où nous l'avions adoré ensemble). Du haut de ce rocher la vue s'étend fort loin de toutes parts. *Euphémon* qui, depuis longtems désirait savoir si j'avais habité seul ou non l'autre partie de l'île, s'avisa de cet expédient pour me donner le moyen de le lui apprendre. Il fit avancer sa fille près de

lui, et me fit reculer quelques pas, e
me disant, *attention*..... (J'entendai
ce mot et plusieurs autres). Il m
une pierre à côté de lui; il en mi
une à côté de sa fille : ensuite il le
ramassa toutes deux, et en me montran
la partie de l'île que nous habitions,
les jetta du même coup vers sa cabane
et me dit, en me montrant sa fille e
lui : *Julie*.... *Euphémon*.... Jusques
là je ne l'entendais guères, quelqu
attentation que je lui donnasse : il vin
mettre aussi une pierre à côté de moi
il en mit, d'un air indécis, embarrassé
cinq autres à la suite de celle-là, toute
dans la même direction qu'elle et moi
il en prit encore quelques-unes dans se
mains et me les présenta, en me montran
la partie de l'île que j'avais habitée. J
compris qu'il voulait me dire qu'il avai
toujours vécu seul avec *Julie*, dans l
partie de l'île où il avait jeté ensemble le

deux pierres, et qu'il me demandait avec combien de personnes j'avais habité l'autre partie. La réponse était aisée ; je pris les pierres qu'il me présentait ; je les jettai à mes pieds, je repoussai les cinq qu'il avait mises de trop, et prenant celle qui était plus près de moi, je la jettai du côté que j'avais habité, et je lui dis, en me montrant d'une main, et de l'autre cette partie de l'île, *Ariste tout seul*.... Les larmes lui vinrent aux yeux de même qu'à *Julie*. Ils m'embrassèrent de joie ; ils m'en ont dit depuis la raison.

Au commencement de leur arrivée dans l'île, (et ils y étaient arrivés la même année que moi,) le désir de savoir si elle était peuplée, les avait engagé à venir, pour ainsi dire, à tâtons et par des chemins couverts, jusqu'à l'endroit où j'étais. Ils me virent nud et ne doutèrent pas qu'il n'y eût dans l'île quelques cannibales ou antropophages ; c'é-

tait-là sur-tout ce qui leur avait fait chercher une retraite si difficile à découvrir. Ils commençaient à mieux espérer de ce que depuis cinq ans ils n'avaient vu personne. La réponse que je venais de leur faire achevait de les rassurer. Tout ce qui leur restait à savoir, c'était comment et d'où j'étais venu dans l'île. Dès le lendemain, ils le surent, autant qu'il était possible, et même mieux que je ne le savais moi-même.

Plusieurs fois, depuis que j'étais avec eux, j'avais voulu les mener vers mon ancienne habitation, mais ils n'osaient y venir. Je ne voulus pas non plus y aller seul.... La vue de ces lieux ne m'aurait pu rien rappeler de ma vie passée, qui ne me fût moins agréable que le sort actuel dont je jouissais, et tous les moments où je n'aurais pas vu *Julie* m'auraient paru des siècles.

Enfin *Euphémon* et *Julie* s'étant bien armé

armés, et m'ayant donné à moi-même une épée que je n'avais reçue qu'après les avoir quelques tems réjouis par ma crainte d'y toucher; *Euphémon* me dit en me montrant sa cabane d'où nous sortions, *ici chez Euphémon.... nous allons chez Ariste....* et en disant cela, il me montrait le chemin de mon ancienne demeure. Je lui répondis en homme qui l'entendait très-bien : *oui*, *oui*, et nous commençâmes à marcher.

Euphémon avait déplanté la veille un arbrisseau dans le bois, il le replanta dans son enclos avant que de sortir. Il y voulut laisser sa bêche; je le priai avec instance de me permettre de l'emporter. Quelques larmes de tendresse qu'il vit rouler dans mes yeux, ne lui permirent pas de me refuser. Je l'avais déja vu planter des arbres qui avaient réussi, qui commençaient à pousser des feuilles et des nouvelles branches, et je m'étais

bien promis d'en planter aussi un en un certain endroit de mon île, que l'amour m'indiquait. J'allais être à portée de me donner ce plaisir; c'était pour cela que j'avais demandé la bèche avec tant d'instance; c'était pour cela que je marchais en Romain, portant la béche et l'épée.

Nous arrivons à mon ancien séjour; je le salue, je baise l'entrée de ma caverne; mais en assurant bien *Julie* que je n'y veux plus demeurer. Je la conduis en hâte à la pierre du songe: j'exige d'elle un baiser et des fleurs pour cette pierre qui m'était si chère; elle la baise et y répend des fleurs après que je lui en ai donné l'exemple. Le monument de ma douleur, de mes désirs, pouvait être insensible et stérile; ce pouvait être une pierre; celui de mon amour devait être tout différent. Je vais donc déraciner dans le bosquet voisin un petit arbre que

je viens replanter près de la pierre, afin qu'il couvre un jour de son ombre cette même pierre que j'ai tant de fois arrosée de mes larmes.

Les faons et la plupart des oiseaux que j'avais apprivoisés, vinrent me caresser; ils venaient aussi dans l'autre partie de l'île, et presque tous étaient aussi familiarisés avec *Euphémon* et *Julie* qu'avec moi, avant que je soupçonnasse l'existence de ces deux autres créatures avec qui je devais vivre, que je devais tant aimer.

De la pierre du songe nous allâmes à ma cage. *Euphémon* en rassembla quelques débris, et les ayant examinés et combinés, il s'apperçut que c'était une prison de planches, qui sans doute avait été amenée dans un vaisseau, et d'où j'avais été tiré. Il dit alors à *Julie*, en me serrant les mains: « Le pauvre *Ariste* » aura été amené ici comme nous par

» des gens qui le voulaient perdre ».
Il crut bientôt en avoir une nouvelle preuve : il jeta les yeux sur une pierre taillée et polie, où il lut ces mots dans lesquels je n'avais remarqué qu'un grotesque assemblage de caractères, qui, sans me paraître tout à fait tracés au hazard, car j'y voyais de l'ordre, me semblaient intelligibles. Les voici : je les ai souvent lus depuis, et je conserve encore la pierre. *Le 6 mai de l'année 1743, fut remis ici entre les mains de la Nature, pour être l'objet d'une expérience qui peut devenir utile, Gaspard Willams, né en Angleterre le 9 Juillet 1728 : il n'avait encore habité qu'une cage de bois fermée de toutes parts, et n'avait jamais vu ni entendu personne l'orsqu'il fut amené dans cette île.*

Convaincus par-là que nous étions les seuls habitans de cette terre, nous nous y promenâmes désormais avec plus

de sécurité ; mais cependant toujours avec précaution ; car à chaque instant il pouvait y aborder quelque vaisseau, et plus nous étions heureux, plus nous craignions qu'on ne vint détruire ou troubler notre bonheur.

Le lendemain de notre promenade à mon ancienne habitation, je roulai le filet dans lequel j'avais été pris, et je dis à *Julie* et à son père, *allons*. Ils furent curieux de voir où je les menais, et ce que je voulais faire; nous partîmes; je les menai à l'endroit même où nous nous étions vus la premiere fois, je tendis assez gauchement le filet, ce qui les fit rire et moi aussi. Je continuai cependant, et quand j'eus fini, je leur dis avec emphase, en le leur montrant : *moi et plus rien*. Ils entendirent bien que je leur disais qu'après moi, il ne fallait plus qu'on prit aucun autre animal dans ce filet ; puis j'ajoutai en le montrant

encore ; *pour le souvenir* ; car j'aimais les monumens, c'était ma maniere de traiter l'histoire. *Euphémon* consentit à laisser subsister celui-là.

L'empressement de jouir sans aucune privation de la douce société de ma femme et de mon pere, me fit apprendre en peu de tems la musique, le français, le latin et les beaux arts. Je nomme ainsi écrire, dessiner, calculer, mesurer (1).

(1) L'agriculture et l'architecture sont aussi deux arts, l'un nécessaire et l'autre utile; mais seulement dans les pays habités. *Euphémon* m'en apprit aussi les principes, et m'en fit faire quelques applications, dans lesquelles j'admirais la force et l'étendue de l'esprit humain.

Il est un autre art qui n'est ni méprisable ni nuisible, que quand il devient, comme il est aujourd'hui chez les grands, l'art d'empoisonner, c'est la cuisine. J'appris volontiers les moyens les plus simples d'ajouter aux saveurs naturelles, d'autres saveurs agréables. Je m'accoutumai à tuer et à manger quelques animaux, après les avoir fait cuire;

Un nouveau lien m'unit à Julie.

IL n'était pas étonnant que je fisse des progrès dans ces différens arts : je ne recevais des leçons que de l'amitié et de l'amour. Je n'avais eu aucun besoin de leçons pour apprendre à m'acquitter d'un devoir que la corruption des mœurs et la brutalité, de quelque infamie qu'elles le couvrent, ne sauraient déshonorer : devoir sacré que la Nature impose à tout être vivant, et qu'elle leur rend cher en l'unissant au plaisir

Depuis neuf mois *Julie* était grosse ; elle me donna un fils. Elle accoucha sans peine ; la Nature ne manque pas à qui la prend seule pour modèle et pour guide,

mais je pris bien garde que cela ne me rendît ni cruel, ni vorace.... J'ai déja reconnu plus haut l'utilité des arts d'écrire et de chanter.

à qui n'invoque d'autre secours que le sien. . . . . .

Mes entrailles s'émurent à la vue de mon fils, je le reçus dans mes bras, je l'accablai de caresses. Je sentais en ce moment combien l'ame est expansive; la mienne me parut animer trois corps à la fois. . . . . J'avais toujours cru que j'aimais ma divine *Julie* autant qu'il est possible d'aimer; je m'apperçus alors que je m'étais trompé. . . . Combien plus encore je l'aimai, lorsque je lui vis remplir le plus doux, le plus inviolable des devoirs, celui de mère ! Lorsque je la vis nourrissant de sa propre substance le fils qu'elle venait de me donner; lorsque je vis mon fils croître et s'embellir comme une fleur sur le sein de sa mère, de ma femme !

Euphémon partageait sincèrement ma joie; il se voyait renaître dans son petit-fils. Il voyait un nouveau nœud se former

entre lui, sa fille et moi. Je me hâtai d'apprendre tout ce que je devais savoir pour l'apprendre bientôt à mon fils, car je ne savais pas que l'enfance durât si longtems; que l'âge des connaissances solides ne commençât que vers la douxième année; que les précédentes ne fussent destinées qu'aux jeux de toute espèce, qu'à l'agréable développement des membres: j'ignorais une partie du bonheur des hommes.

Avant que mon fils eût atteint sa seconde année, je savais beaucoup de choses, je savais sur-tout la musique, parler, lire et écrire. Ce fut en ce tems là qu'*Euphémon* m'apprit comment se mesuraient avèc précision, l'étendue et la durée; ce que c'était qu'une année; que vingt-un ans en-deçà j'étais né comme mon fils; que j'avais été aussi petit que lui en naissant; que j'avais quinze ans lorsque j'étais sorti de la cage dont je

je lui avais montré les débris ; que j'avais passé cinq ans seul dans l'île ; qu'il y avait près d'un an que j'étais avec lui ; que notre île n'était qu'une des plus petites parties de la terre ; qu'il y avait autant d'hommes répandus sur la surface de la terre entière, qu'il y avait de feuilles aux arbres de notre île.

Lorsqu'il m'eût donné ces connaissances et un grand nombre d'autres préliminaires, il me raconta un jour au bord de notre cabane, et avec beaucoup de prolixité, toute son histoire (1). (La vieillesse est ordinairement verbeuse). Nous avions du loisir, et tout ce qu'il me disait était nouveau pour moi, et m'intéressait d'ailleurs beaucoup à cause de ma sincère amitié pour lui. Je ne rapporterai ici que l'histoire de son

(1) Pour ne point rappeler à *Julie* des idées tristes, il avait exigé que pendant ce récit, elle s'occupât dans l'intérieur de sa maison.

arrivée dans l'île, et la maniere dont il a vécu jusqu'au moment où j'eus le bonheur de vivre avec lui. Je vais rendre son récit, presque mot pour mot, il m'a fait tant d'impression que rien ne m'en est échappé. On doit être persuadé que je l'interrompais souvent pour lui faire des questions, mais j'épargnerai à mon lecteur ces ennuyeuses parenthèses.

*Histoire d'*Euphémon.

M'AYANT conduit pas à pas depuis le mariage de son père et de sa mère, et depuis sa naissance jusqu'au moment qu'il avait entrepris le voyage qu'il avait terminé à l'île que nous habitions, il continua ainsi : donne-moi une nouvelle attention, mon cher *Ariste*, mon enfant, je touche au moment qui doit le plus t'intéresser. Je vais partir d'un des ports

de France pour venir vivre avec toi dans cette île.

Ma femme était morte depuis plus d'un an, comme je te l'ai dit (1). Il ne me restait plus que *Julie* de cinq enfans que j'avais eus. Une paix attendue depuis long-tems, par deux nations redoutables, qui, en l'attendant, s'entre-détruisaient, fut enfin heureusement conclue. Le commerce allait refleurir; il y avait des fortunes à faire dans les îles. Je voulus, par le commerce mari-

(1) *Euphémon* nous tutoyait *Julie* et moi. *Julie* me tutoyait et parlait plus respectueusement à son père. Moi je les tutoyais tous deux. Ce ne fut que lorsque je me vis dans le monde et entraîné par le torrent, que je m'accoutumai à la bizarrerie, à l'incouséquence de parler en nombre pluriel à une seule personne. Un homme de bon sens acheva de vaincre mes scrupules, en me disant que je devais regarder la langue française, comme n'ayant dans les verbes qu'une même inflexion pour le singulier et le pluriel.

time, doubler le peu qui me restait ou le perdre : je le perdis ; je me crus d'abord très à plaindre, et je commence à me croire le plus heureux des hommes.

J'aimais beaucoup *Julie*, et tu vois combien elle le mérite. Je l'engageai à venir partager avec moi les trésors du Pérou ; (car mon dessein était de m'y établir) elle n'avait pas comme moi la fievre des richesses, mais elle m'aimait et me suivit sans résistance. Le ciel l'en a bien recompensée ! Ah que le bonheur qui l'attendait ici est préférable à tous les trésors que nous venions chercher dans le nouveau monde.

J'associai à mon sort, en leur faisant certains avantages, trois de mes concitoyens encore moins riches que moi, dont deux eurent ce qu'on appele le courage d'abandonner leur femme et leurs enfans. Nous partons de notre province (le pays d'Artois) après avoir pris

toutes les mesures que les lois prescrivent, mais qui ne sont d'aucun secours au moment qu'elles seraient le plus nécessaires, c'est-à-dire lorsque les méchans, avec qui on les a prises, peuvent faire valoir la seule loi qu'ils connaissent, et qui souvent les opprime à leur tour; la loi du plus fort.

Mes associés se tenaient presque toujours ensemble; moi je m'amusais avec Julie; nous lisions, nous faisions de la musique, nous disposions de loin de nos richesses futures, et des moyens de les employer au bonheur de tout ce qui nous environnait; mais tandis que nous vivions dans la plus grande sécurité, un orage affreux se formait sur nos têtes.

Nous étions près de cette île. Nos perfides associés avaient gagné une partie de l'équipage, et menaçaient l'autre qui était sans doute la moindre, et par

conséquent la plus faible. Ils s'étaient déterminés à faire l'indigne métier de pirates, et le voulurent commencer par la spoliation de leur bienfaiteur. L'un d'eux vint à nous avec cet air moqueur et insultant dont les scélérats ont encore plus besoin pour s'encourager et s'étourdir eux-mêmes, que pour intimider leurs victimes. Il venait de boire du *punch*, quoiqu'il ne fût que six heures du matin ; mais le vin et les liqueurs sont un nouvel aiguillon dont les méchans ont quelquefois besoin pour s'exciter au crime. « Votre » voyage, nous dit-il, sera plutôt terminé que le nôtre, et par conséquent » vous serez à l'abri de bien des dangers » qui sont encore à craindre pour nous; » au lieu des vaines richesses que nous » allons chercher dans des terres qui » dévorent leurs habitans, vous trouverez dans cette île déserte la tranquillité, la paix du cœur. . . . Nous

» allons prendre certaine cassette où » vous nous avez dit que sont votre » argent et les diamans de votre fille ; » qu'en feriez-vous ici ? Nous voulons » bien vous laisser, au lieu de cela, » quelques autres choses plus utiles ». *Julie* tomba sur mon sein et s'évanouit ; je lui fis respirer une liqueur spiritueuse qui la rappela à la vie. On nous descendit à terre ; on nous donna des provisions, des armes, des meubles, les instrumens de plusieurs métiers, qu'heureusement je savais ; (cela est toujours utile et quelquefois nécessaire.) Nous reçûmes avec reconnaissance tous ces trésors réels que nous laissaient nos ennemis ; et nous leur pardonnâmes de nous enlever ceux qui nous devenaient inutiles : nous estimâmes qu'ils étaient assez punis de leur injustice, par le malheur de ne pouvoir se la dissimuler à eux-mêmes. Ils nous accordèrent tout

ce qui nous était nécessaire, et même au-delà. Celui de nos associés qui venait de nous accabler d'outrages, pressé sans doute de quelques remords, s'était retiré; les deux autres pouvaient à peine soutenir nos regards : nous éprouvâmes en ce moment quel est l'empire de la vertu sur le vice; lors même que celui-ci paraît triompher d'elle.

Pour diminuer, s'il était possible, à leurs propres yeux l'attrocité de leur crime, ils firent mettre auprès de nous sur le rivage tout ce que nous pouvions souhaiter. Un d'eux s'opiniâtra à nous faire donner trois lits, quoique nous refusassions le troisième. Un écrivain que j'avais placé dans le vaisseau, me dit, en m'insultant, que ce lit servirait quand un de mes amis viendrait me voir. Il disait vrai, ajouta le bon vieillard, en me serrant la main; et c'était toi, mon cher *Ariste*, qui devait être cet

ami. Après quelques autres insultes qui m'affligèrent, mais qui ne m'étonnèrent pas, on nous quitte; le vaisseau part, nous le perdons de vue : nous nous regardons l'un l'autre; des torrens de larmes coulent de nos yeux. J'embrasse *Julie*.... Modère ta douleur, mon enfant, lui dis-je, nous vivrons ou nous mourrons ensemble; nous ne sommes pas tout-à-fait malheureux. Cette île est déserte, nous n'y verrons point d'hommes; mais après avoir vu ceux dont nous venons d'être délivrés, peut-on souhaiter d'en voir encore? la providence, par quelque évènement qui nous semble impossible, peut t'amener ici un époux digne de toi; tu peux devenir la mère d'un grand peuple, et le rendre heureux par les sentimens que tu auras inspiré à la première génération d'où il doit sortir. Nous n'avons ici d'ennemis que les bêtes féroces, si toutefois il y

en a; et, en supposant qu'il y en ait, j'ai des armes et des munitions, je peux les détruire: nous n'avons à les craindre que pendant notre sommeil; prenons courage, nous pouvons la nuit prochaine être en sûreté. Travaillons-y dès ce moment; voiturons, traînons nos meubles jusqu'à la pointe de la forêt qui n'est qu'à cent pas d'ici. Nous chercherons ensuite au bord de cette forêt quelque retraite bien ombragée et d'un accès difficile, où nous puissions nous établir.

Il nous fallait faire monter à nos meubles une butte de sable; mais heureusement la pente de cette butte était douce, et le sable était compacte. Un de nos trois lits nous sert de voiture, et pour qu'il nous en servit, j'y attache une corde, et nous la traînons ma fille et moi jusqu'au bord de la forêt...

Il y avait dans le vaisseau un certain

nombre d'ânes qne j'y avais fait mettre parce que j'avais envie, en passant dans quelques-uns des endroits où les negres sont si malheureux, d'engager leurs cruels patrons à leur donner ces aides qui ne leur coûteraient presque rien à nourrir. J'aurais pu demander un de ces ânes, et on ne me l'aurait peut-être pas refusé; mais je craignais que son braiment ne décelât ma retraite.

En cinq ou six voyages, nous portâmes ce qui nous était le plus nécessaire, c'est-à-dire des vivres, quelques ustensiles de cuisine, des habits, du linge, des livres, quelques tableaux, etc. des planches, des instrumens de charpenterie, menuiserie et de serrurerie, des cordages, des clous, etc.

Nous entrâmes dans la forêt; nous cherchâmes un endroit commode et sûr, où nous pussions déposer nos richesses.

Nous trouvâmes celui-ci. Tout notre avoir y fut bientôt amené : on a de la force et du courage quand on sent qu'on ne peut compter sur le secours d'autrui. Je fais à la hâte une cabane de planches ; la scie, le maillet, la tarrière, le marteau, le ciseau, sont employés tour à tour, mais pas encore le rabot ; je ne visais en ce moment à rien moins qu'à l'élégance et à la propreté ; je ne songeais qu'à nous soustraire aux attaques des bêtes féroces.

On m'avait laissé deux oies que je tuai dès le jour même, parce qu'elles faisaient trop de bruit, et qu'elles pouvaient nous trahir. J'avais aussi un bélier et trois brebis dont voilà encore deux que tu vois bondir là-bas sur ce tapis de verdure, au milieu de ces cinq agneaux qui sont leurs petits-fils ; un chien et une chienne qui ont produit celui que tu vois avec eux, et plusieurs autres

que je n'ai pas laissé vivre, parce qu'ils nous affameraient; enfin six poules et un coq.

Nous amenâmes jusqu'ici tous ces animaux, et nous les fîmes entrer dans cette enceinte, dont j'avais ouvert le passage en arrachant quelques arbustes. Je les replantai sur le champ lorsque tout fut entré; et je fis grossièrement une petite porte aussi étroite que celle que tu vois encore; mais celle-ci est bien mieux faite: l'autre me déplaisait, me choquait, et cela me fait croire que nous avons de la vanité, même pour nous seuls et sans témoins; car ma fille n'était assurément pas pour moi un témoin redoutable.

Cet établissement, d'une espèce si nouvelle et si singulière, nous occupait beaucoup; il ne nous laissait le loisir ni de ne rien faire, ni de nous ennuyer, ni de penser que nous étions malheureux.

et par conséquent nous ne l'étions qu'à demi : je me fortifiai même de plus en plus dans la persuasion que c'était là où le vrai bonheur nous attendait. Je dis un jour à *Julie* : il est tems que nous donnions à notre petit empire, je ne dis pas une forme, celle qu'il aura dans la suite ne sera peut-être que trop régulière (1); mais que nous lui donnions du moins un nom qui lui convienne bien. Nous avons tous deux la paix du cœur, nous pardonnons à nos perfides associés qui nous l'ont promise ironiquement; nous leur savons gré de ce qu'ils nous ont laissé la vie, de ce qu'ils nous ont prouvé par-là que les hommes ne sont

(1) *Euphémon* m'expliqua ce mot, qui d'abord m'avait choqué, et me fit concevoir assez clairement, que quand on dit qu'un état, qu'une institution prenne forme, que l'on y perfectionne la police, c'est à peu près dire, qu'ils font les premiers pas vers leur ruine.

pas ordinairement aussi méchans qu'ils pourraient l'être.... Il me paraît que nous n'avons point à craindre d'animaux féroces. Cette île ne me paraît pas d'une très-grande étendue ; elle est assez découverte, et je n'y vois rien à craindre.... La paix est faite entre notre nation et sa rivale :... voilà bien des motifs de donner à cette île le nom D'ILE DE LA PAIX. Ce nom deviendra pour nous et pour notre postérité un monument et un emblême. Puissent nos neveux, après la révolution d'un grand nombre de siecles, n'avoir pas encore profané ce saint et auguste nom ! Puissent nos frères qui viennent de changer leurs cruelles épées en d'utiles et paisibles instrumens d'agriculture, ne leur jamais rendre l'horrible forme qu'ils viennent de leur ôter ! En disant cela, je regardai *Julie* : je vis qu'elle pleurait, je lui en demandai la raison. J'espère,

père, dit-elle, que les socs de charrue ne redeviendront plus des épées ; il me semble que les hommes commencent à raisonner et à sentir, et cette réflexion ne me fait verser des larmes que de tendresse. Mais vous parlez de nos derniers neveux ; nous sommes seuls ici : comment nos neveux sortiront-ils du néant auquel ils paraissent être condamnés ? C'est cette réflexion qui m'accable et me tue.... Console-toi, reprisje, console-toi, mon enfant, DIEU y pourvoira.... La prophétie s'est vérifiée, nous t'avons trouvé, mon cher *Ariste*.

Pour te dire ce qui nous a portés à nommer cette île du nom d'*île de la paix*, j'ai interrompu ma narration, j'y reviens. Nous fîmes entrer le premier jour nos poules dans cette enceinte ; mais ayant considéré que leur caquet et surtout le chant du coq, pouvaient nous déceler, je dis le lendemain à

Julie que nous risquions trop de les tenir si près de nous ; qu'il fallait les éloigner, dussions-nous les perdre. Je les éloignerai, me dit-elle, et nous ne les perdrons pas. Je vais faire, comme je pourrai, un grand panier d'osiers à claires-voies, il n'aura qu'une ouverture, elle sera sur le côté ; je le laisserai à terre ; j'y jetterai du grain, j'appellerai les poules, elles y entreront pour manger ce grain, je les porterai à quelque distance d'ici, je leur y donnerai encore à manger, j'aurai tous les jours le même soin ; elles aimeront cet endroit-là, et elles laisseront leurs œufs dans les broussailles d'alentour, où j'irai les recueillir. Elle exécuta ce projet ; il en arriva ce qu'elle en avait espéré, et quelque chose de plus : car des perdrix et des faisans qui se sont apprivoisés avec nos poules, ont amené au même lieu leur famille de chaque année ; et

nous avons ainsi des volatilles pour notre table et pour nos plaisirs.

Je n'ai pas toujours vu volontiers leur heureuse fécondité, et même, pendant trois ans, elle ne m'a fait faire que des réflexions accablantes. Mais, mon ami, mon cher enfant, depuis que tu es venu consoler ma vieillesse, que ce spectacle est changé pour moi! Je n'y vois plus que l'image de la république heureuse dont tu dois être le père.

C'était à l'entrée du printems que nous étions arrivés dans l'île; c'était par conséquent dans une saison propre à bâtir : je voulus en profiter. Ma fille, dis-je à *Julie*, nous resterons peut-être long-tems dans cette île : peut-être y serons-nous si heureux que nous ne voudrons plus la quitter. Je n'ai pas perdu mon sang-froid, en entendant prononcer l'arrêt qui devait me fixer ici. J'ai tâché au contraire de tout prévoir :

j'ai observé qu'une des chose dont je manquerais pour me loger, c'était des vîtres: je sais que la composition du verre n'est pas difficile, mais il faut beaucoup de façons, et des apprêts qu'un seul homme ne saurait faire. Il y avait à bord une grande quantité de vîtres que l'on portait aux îles; j'en demandai, on m'en donna douze douzaines, en me disant quelques-unes de ces plaisanteries grossières, par lesquelles les ames viles se vengent de la vertu malheureuse. Voici ces carreaux enveloppés dans la moitié d'une vieille voile; ils serviront aux fenêtres d'une maison de trois pièces de plain-pied que je vais bâtir: je n'avais besoin que de cela et des outils que l'on m'a aussi donnés. J'ai un peu d'industrie et beaucoup de courage, tu vas voir l'usage que j'en ferai. *Julie* sourit à ce discours, m'embrassa et me promit qu'elle m'aiderait

en tout ce qu'elle pourrait. Nous résolûmes sur le champ de commencer dès la nuit suivante à aller chercher à deux cent pas environ de notre cabane, de l'argile et des pierres que j'y avais trouvées (ce sont là de vrais trésors). Je n'osais y aller dans d'autre tems que la nuit; je t'avais vu en allant à la découverte, et j'avais conclu de là qu'il y avait au moins quelques autres habitans.

J'employai le reste du jour à construire une espèce de tombeau, sous lequel j'attachai deux leviers, avec quoi nous devions le porter. Ces deux leviers le traversaient dans sa longueur. Je l'avais fait plus long que large, parce que la porte de notre enclos était étroite, et qu'elle devait l'être pour qu'on l'apperçut plus difficilement. Nous faisions chaque soir cinq ou six voitures de pierre et d'argile, et nous venions passer le reste de la nuit dans notre cabane de planches.

Par la même raison que nous portions nos pierres la nuit, et que nous avions soin de choisir des sentiers couverts de gazon, pour que l'on n'y apperçut pas l'empreinte de nos pieds; nous allions aussi de grand matin porter du grain à notre volaille, le reste du jour nous ne sortions plus. Nous avions assez de quoi nous occuper, et même fort agréablement dans notre solitude. La lecture et la musique nous délassaient, moi des travaux de mon bâtiment, et *Julie* des petits ouvrages minutieux en apparence, mais très-utiles, qu'elle faisait dans la cabane; car moins nous avions au dehors de ressources et de moyens pour nous procurer nos aises, plus il nous fallait chercher dans notre industrie ces ressources et ces moyens. La lecture nous plaisait beaucoup moins que la musique; nous éprouvions la verité de ce que dit un grand philoso-

phe, qu'on ne lit guère pour soi, que ce n'est même souvent, et sans nous en douter, que pour paraître avoir lu, que nous lisons; qu'enfin quand on est tout-à-fait seul, on aime beaucoup mieux travailler des mains, chanter, se promener et rêver, que s'occuper de pensées d'autrui (1).

J'avais creusé à très-peu de profondeur un puits près de ma maison; c'est celui où tu vas si volontiers remplir nos cruches et nos autres vaisseaux pour en épargner la peine à *Julie*. J'avais environné ce puits de jeunes saules qui l'ombragent aujourd'hui tout entier, mais qui alors ne pouvaient le défendre que faiblement des ardeurs du soleil. Ayant ainsi de

(1) *J. J. Rousseau*, qui est sans contredit un grand philosophe, pense aussi qu'on n'a nulle envie de lire dans une île déserte; il y a cependant des livres faits pour plaire aux belles ames; ce sont les siens et tous ceux qui, comme les siens, peignent les charme de la nature et de l'innocence.

l'eau, de l'argile et des pierres, tu conçois aisément que je pouvais bâtir. Je n'étais pas avare de matériaux pour la construction, parce qu'ils ne me coûtaient que ma peine, mais je n'en étais pas non plus prodigue, parce qu'ils me coûtaient ma peine. Je donnai aux murs de face dix-huit pouces d'épaisseur, et un pied aux deux murs de refend qui séparent la pièce du milieu de celle de droite et de gauche. Je ne donnai de hauteur à mes murs que neuf pieds, et aux combles que sept pieds, de sorte que ma maison n'a que quinze pieds de hauteur, y compris un pied d'élévation au dessus du sol (1), et qu'elle est cachée par les plus petits arbres d'alentour. Mes portes et mes fenêtres sont tournées au midi, comme tu vois; cet aspect du soleil est le plus agréable et le plus sain.

1) Cette précaution était nécessaire contre l'humidité qu'on ne peut éviter trop soigneusement.

Cependant tu verras en Europe, si jamais tu y vas, très-peu de maisons situées de cette manière, et celles qui le sont, c'est ou par hazard, ou parce que cette exposition leur procure la vue d'un grand chemin, d'une rivière : on les eût également situées au nord pour leur donner cette même vue, comme si on ne pouvait pas se procurer, par une ou deux fenêtres latérales, le spectacle d'un lieu de passage ; mais on veut que les gens qui vont et viennent sur ce chemin, sur cette rivière, voient la grande façade de la maison ; on ne veut pas être heureux, mais seulement le paraître. Les lievres exposent leur gîte au midi. En vérité l'instinct des lievres vaut, pour ce qui regarde la vie animale, mille fois mieux que la raison malheureuse et dépravée de la plupart des hommes.

Je destinai la troisième piece de ma maison à me servir d'attelier et de forge.

Dès qu'elle fut finie ; je l'ornai d'un banc de ménuisier, que je fis de deux grosses planches exactement adaptées et clouées l'une sur l'autre ; d'un fourneau où je faisais rougir du fer dans un grand feu de bois, (car je n'avais ni soufflet ni charbon de terre.) Mes outils, mon fer et une partie de mon bois, occupaient, comme ils font encore aujourd'hui, le reste de cette chambre.

La précédente, c'est-à-dire celle du milieu, nous servit dès-lors de boulangerie et de cuisine ; j'y construisis ce petit escalier tournant, que tu as pris long-tems pour un gros tronc d'arbre que j'avais ainsi taillé. La premiere pièce qui touche à celle-ci, fut notre chambre à coucher, notre salle à manger, notre salle de concert, notre cabinet d'étude ; et depuis que nous avons le bonheur de vivre avec toi, elle est encore devenue notre salle d'assemblée, de compagnie.

J'avais de quoi ferrer mes portes, mes fenêtres, et les volets brisés que j'avais mis en dedans; j'avais des gonds, des fiches et des verroux. Ceux-ci étaient sur-tout nécessaires, si jamais j'avais un siege à soutenir. C'était pour cette même raison que je n'avais pas mis les volets en dehors, et que je n'avais fait de porte extérieure qu'à cette première pièce; je voulais, en cas d'alerte, me barricader tout d'un coup et n'avoir rien à craindre par en-bas, tandis que de quelques trous que j'avais distribués dans le toit, je ferais jouer mon artillerie.

A l'aide du feu, du marteau et d'une pierre très-dure qui me servait d'enclume; j'avais redrsssé et façonné mes fers comme je l'avais voulu. Il ne manquait plus à ma maison que deux choses, c'était d'être blanchie en dedans et en dehors, et carrelée. Le même four pouvait me servir à faire des carreaux et de la chaux.

J'avais des pierres ; j'avais depuis peu trouvé une veine de terre glaise ; je savais faire des carreaux : voici comment je le savais. J'avais vécu autrefois en France dans une petite campagne fort agréable, environnée de forêts, située entre deux villes nommées *Pont Sainte-Maixence* et *Senlis* (1), dans chacune desquelles j'avais quelques amis dont le commerce m'enchantait ; j'y ai été parfaitement heureux : je regretterais de n'y être plus, si je ne commençais à être plus heureux encore ici que je ne l'étais dans ce beau séjour. . . Ne t'ennuie pas, mon fils, de me voir quelquefois interrompre ma narration pour retourner vers des tems éloignés ;

(1) Il me montra, dans une grande carte, la situation de ces deux villes et de la campagne dont il me parlait. Il y avait déja quelque tems qu'il m'avait donné les premiers principes de la géographie, et qu'après m'avoir montré que notre île n'était qu'un point sur la terre, il m'avait appris à en tracer un plan assez exact.

éloignés; ce retour est naturel à la vieillesse ; elle se souvient malgré elle des années qui ne sont plus, pour en gémir, ielle les a mal employées : elle prend plaisir au contraire à se les rappeler, quand elle en a fait un bon usage. Tu dois voir, mon ami, à la sérénité répandue dans mes yeux, comment j'ai passé le tems que j'ai vécu à *Fleurines*, (c'est le nom de la campagne dont je te parle). Je veux que tu y passe quelques jours, si jamais tu trouves l'occasion de voyager et d'aller jusqu'en France : mais puisses-tu ne la trouver jamais cette occasion, si tu ne dois pas revenir peupler notre chère île, et en faire le bonheur !... Je reprends mon récit. Les environs de *Fleurines* sont remplis de terre glaise, et presque tous les habitans du village sont occupés à en faire des carreaux, pour paver les maisons, et des tuiles pour les couvrir. J'allais souvent les voir travailler et même

travailler evec eux, et leur art, comme tu vois, m'est devenu fort utile.

J'eus un peu de peine à trouver un lieu qui me convînt, pour y établir un four. Je voulais qu'il fût environné de rochers élevés qui arrêtassent de toute part l'éclat de la flamme, et du haut desquels *Julie* pût faire le guet; je trouvai enfin un endroit tel que je le souhaitais. De dessus les rochers qui l'entourent, la vue peut s'étendre sur presque toute l'île, et sinon sur ma cabane, (ce que j'aurais regardé comme un malheur) au moins sur l'enceinte de broussailles dont elle est environnée.

Au fond d'un vaste entonnoir, formé par la pente de tous ces rochers, je bâtis un four de pierre et d'argile. Pendant que je coupais du bois à un coin de la forêt assez éloigné de ma cabane, pendant que je portais ce bois, pendant que je faisais cuire ma chaux et mes carreaux, ma fille

était en sentinelle sur la cîme du plus haut rocher. Si elle avait vu quelque chose à craindre, elle devait jeter un cri, me montrer d'où venait le péril, et regagner promptement avec moi notre cabane : près de cinq semaines se passèrent dans ces travaux pénibles, dans ces veilles inquiétantes, dont tu étais le principal objet. Nous eûmes enfin de quoi carreler et blanchir.

Ce que je viens de te dire de nos craintes, mon cher *Ariste*, m'a fait naître l'idée d'un apologue (1) sur ce qui les causait. Ecoute-moi, je t'en prie. De petits oiseaux perchés sur un arbre, voyaient de loin un homme qui se pro-

(1) Je savais ce que c'était que l'apologue ; je lisais les fables de *la Fontaine*, et je les entendais presqus toutes. *Euphémon* avait l'art de m'expliquer si bien ce qui se passe entre les hommes qui vivent en société, que je le concevais sans beaucoup de peine.

menait vîte, mais à pas égaux, dans un champ, et dont la main droite faisait des mouvemens qui répondaient à ceux de ses pieds; cet homme leur fit peur, ils s'envolèrent. Quelques jours après ils vinrent par hasard dans le champ, et l'ayant trouvé couvert d'une herbe naissante, se repentirent d'avoir eu peur d'un homme qui leur donnait actuellement de quoi vivre, et leur préparait pour l'année prochaine une abondance plus grande encore..... Au lieu de donner à cette fable une application froide, et qu'il m'était si aisé de suppléer, *Euphémon* me regarda, me serra la main et reprit sa narration.

Le même jour qui venait de me servir à deux usages différens, me servît bientôt à une troisième. Ma terre glaise était blanchâtre et fine, je résolus d'en faire de la vaisselle. On m'en avait donné un peu en me jettant hors du vaisseau,

mais je pouvais l'augmenter par un travail qui en même tems me faisait éviter l'ennui. Je prépare donc tout ce qui était nécessaire pour ce nouveau métier ; je creuse une fosse à fond de cuve ; je plante au milieu un pivot que je fais entrer dans le centre d'une roue à peu près ronde, et telle que j'avais pu la faire ; sur ce même centre j'attache un bloc de bois, qui doit obéir au mouvement de la roue ; une poutre que je passe au travers, au-dessus de la fosse, va me servir de siége ; une planche jettée aussi sur la fosse, de manière qu'une de ses extrémités vint passer sur la poutre, sera la table où je mettrai l'eau dont je vais avoir besoin, et où je rangerai mes vases à mesure qu'ils seront faits. Je m'avance sur cette poutre, portant d'une main un gros bâton, un vase plein d'eau et de l'autre une masse de terre, qui, sous mes doigts, va devenir tout ce que

je voudrai..... Ah ! mon ami, s'écria le bon vieillard, il faut que tu sois bien indulgent de ne me pas interrompre pour me dire que tu sais cela aussi bien que moi, et que tu fis dernièrement un gobelet dans lequel *Julie* a tant de plaisir à boire.

Nous employâmes elle & moi le reste de la belle saison à nous prémunir contre les rigueurs de l'hiver, et à faire des provisions pour ce temps-là ; nous fîmes sur-tout un grand amas de bled de *Turquie* ou *Mays*, dont j'avais demandé quelques épis, que j'avais semés en arrivant ; nous amassâmes d'autres graines pour nos volailles ; nous fîmes du foin pour nos moutons ; nous exprimâmes de plusieurs espèces de fruits une liqueur agréable, dont nous remplîmes cinq ou six grandes cruches que j'avais faites exprès : nous avions pour nous éclairer vingt ou trente chandelles.

Ce ne fut qu'au printemps suivant que débarrassés des métiers de toute espèce, que j'avais été obligé de faire pour me loger, je m'amusai á cultiver la terre ; j'avais obtenu de mes associés quelques poignées de blé d'Europe, de graine de chanvre et de lin, et de plusieurs légumes : j'en avais semé à la hâte une partie cette année là, et je l'avais recueillie au centuple. Mais ce ne fut qu'au second printemps que je commençai à faire valoir toutes ces richesses, les seules vraies, les seules désirables, et pour comble de bonheur, les seules faciles ; ce ne fut qu'alors aussi, et même un peu plus tard, que nous vîmes augmenter un trésor que nous possédions depuis un an. *Julie*, environ six semaines après notre arrivée dans l'île, avait entendu dans les environs de cet enclos le bourdonnement de quelques abeilles, elle m'en avait averti, nous les avions été écouter, nous étions

parvenus à découvrir leur retraite. Depuis ce moment, elle épiait tous les jours l'heure où il en sortirait un essaim; elle avait tressé de ses mains une ruche de joncs pour le recevoir. Elle eut enfin ce plaisir; elle vint en triomphe m'apporter l'essaim, je le posai doucement sur une large pierre que j'avais préparée, et sur le devant de laquelle j'avais écrit ces mots de Virgile, *cœlestia dona*. (dons célestes) C'est de cet essaim que sont sortis successivement les quinze qui remplissent ces ruches que *Julie* a tant de plaisir à appeler *mes ruches*; c'est à elles que nous devons le miel, ce baume par lequel nous terminons tous nos repas, ce baume divin, dont il semble que les Européens d'aujourd'hui se reconnoissent indignes de faire usage, et auquel ils substituent le sucre arrosé du sang des Nègres, c'est aussi à *Julie* que nous devons cette cire qui nous procure une lumière également vive et belle.

Du chanvre et du lin que nous recueillons chaque année, j'en fais, comme tu as vu, différens ouvrages, de la toile, des cordes, des filets.

J'avais apperçu un matin, avant le jour, un animal assez gros, qui m'avait paru un loup, mais ce pouvait être aussi un animal frugivore. Dans cette incertitude, je cachai, sous un très-grand filet, un quartier de mouton (1) et une botte de différentes herbes; j'attachai au filet une sonnette, pour que nous fussions avertis quand le filet tomberait, elle sonna, *Julie* courut.... Tu sais le reste de mon histoire, depuis ce moment heureux pour nous tous.

Je remerciai *Euphémon* des choses étonnantes qu'il venait de me raconter;

(1) Le quartier de mouton dont *Euphémon* parle ici, était derrière la botte d'herbes, et je ne l'ai vu, ni en entrant sous le filet, ni lorsque j'ai été pris.

je ne me lassais pas de lui en parler, et il s'amusait encore à me redire celles qui m'avaient fait le plus d'impression.

Cependant mon fils se traînait et jouait à nos pieds.... Le bel âge que l'enfance, me dit *Euphémon !* Nous venons de passer deux heures avec beaucoup de contention d'esprit, moi pour parler, toi pour m'écouter, et les plus grandes choses dont je t'ai parlé ne sont pour ton fils que des bagatelles ; il ne trouve rien digne de l'occuper, que le plaisir de se d'évelopper, de se remuer, de croître.

Admirons la sagesse de Dieu, qui a voulu que les enfans ne vissent que ce qui est sous leurs yeux, ne connussent que les dangers présens ; ils n'ont ni la force, ni les moyens d'éviter ceux qui sont éloignés ; il valait bien mieux que ceux-là ne fussent connus que de nous, qui pouvons les en préserver. Apprenons aux enfans, sur-tout par des ex-

périences qui leur coûtent un peu cher, à les connaître et à les fuir ; laissons-les exposés à tomber, ils ne tomberont pas de haut, leurs chûtes ne seront pas dangereuses : laissons-leur aussi quelquefois prendre un couteau ; s'ils se blessent, leur blessure ne sera pas profonde, et ç'en sera cependant assez pour les rendre circonspects et attentifs à ce qui peut leur nuire ; mais plus nous devons nous hâter de leur apprendre tout ce qui tend à leur conservation, moins nous devons les embarrasser des connaissances spéculatives et laborieuses, qui ne font qu'altérer le tempérament et l'anéantir avant qu'il soit formé. On ne devrait appliquer sérieusement un jeune homme aux sciences et aux arts, que quand il approche de l'âge de puberté, c'est-à-dire, à douze ou treize ans.

Je serais fâché qu'on laissât jusqu'à

cet âge-là un jeune homme tout-à-fait sans culture, sans lettres, ce qu'on appelle sans éducation ; je voudrais seulement qu'après lui avoir fait sentir en différens temps, par un concours de circonstances bien ménagées, la nécessité ou l'utilité des choses qu'on voudrait qu'il apprît, on lui en eût enseigné les vrais élémens, et on l'eût mis en état d'aller beaucoup plus loin ; je voudrais qu'après avoir bien sondé ses dispositions et ses talens, on eût un peu modéré l'ardeur avec laquelle on l'aurait laissé suivre son goût, et qu'on ne l'abandonnât pas à son impétuosité avant l'âge dont je parle : plutôt, elle serait trop violente, elle l'épuiserait ; plus tard, elle ne le serait pas assez, ses productions languiraient, elles seraient froides ; je voudrais aussi qu'on lui inspirât de bonne heure les principes de la religion ; je dis inspirer, car il n'y a que ses détails et même ses détails

détails secondaires et éloignés, qui s'apprennent, qui soient du ressort de l'esprit. C'est par le cœur que l'on doit être Chrétien, que l'on doit lire et pratiquer l'Evangile ; comme c'est par le cœur que l'on est honnête, doux, bienfaisant, humain, &c

La science nous énorgueillit, la charité seule nous rends recommandables, dit l'Apôtre. Ce langage n'est plus étranger pour toi, ô mon fils ! tu commences à te rendre familière la lecture des livres saints, et j'ai la consolation de voir que leur onction divine se répand dans ton cœur.

Nous en étions-là lorsque *Julie* vint nous avertir qu'elle avait préparé le dîner. Ni *Euphémon* ni moi ne pensions à l'heure du dîner ; j'étais tout à ce qu'il me disait, j'oubliais tout le reste, j'oubliais presque *Julie* même. Sa présence dissipa le charme qui tenait toutes

mes facultés suspendues ; le vieillard regarda sa fille d'abord d'un air distrait, et l'instant d'après d'un air tendre. Mon fils jouait aussi sérieusement que nous causions, mais dès qu'il apperçût *Julie*, il s'écria *voilà maman* : et jeta, pour l'aller embrasser, quelques brins d'herbes dont il s'amusait; nous l'embrassâmes après lui et nous la suivîmes.

J'aimais ma femme d'un amour tranquille, paisible, qui met le comble au bonheur. Hélas ! je ne croyais pas que cet amour dût faire dans la suite, au moins pendant quelque temps, mon supplice.

Depuis que mon fils était né, j'étais devenu père d'une fille ; Julie me rendit encore père de trois filles et de deux fils, pendant dix ans que nous passâmes dans l'île, sans autres grands événemens que ceux-là, qui sont vraiment grands pour des ames tendres et honnêtes qui savent en sentir tout le prix.

Fin du Tome second.

TABLE
DU TOME SECOND.

JE raisonne sur la nature et les effets du feu, page 5
Je découvre une nouvelle propriété du feu, 10
Je trouve à qui parler, 20
Je retrouve la biche que j'avais déjà vue, mais je la trouve dans un autre état, 25
J'apprivoise la biche et son faon. J'entends le tonnerre, 34
Je fais une action cruelle, 46
Je trouve un nid d'oiseaux, 56
Spectacle affligeant, 70
Suite du spectacle affligeant, 78
Je raisonne sur ce que je viens de voir, 82

14-151

Réveil de la Nature, 86
Je découvre une grande vérité, 88
Je touche au moment du bonheur, 94
Je tombe dans un piège heureux, 101
Je vais visiter un attelier des arts, 108
J'épouse Julie, 116
Je me détermine à acquérir une science dont je sens l'utilité, 125
Plaisirs champêtres, 128
Je me prosterne et j'adore Dieu, 132
Scène attendrissante produite par un tableau, 135
J'éprouve un nouveau plaisir, 137
Un nouveau lien m'unit à Julie, 151
*Histoire d'*Euphémon, 155

Fin de la Table.

E793
B383e
v. 2